



Eglise Collégiale de
Neuchâtel
par G. A. Matile.

9514. 5g. 2. 3r. Q 115

494.234

BPU Neuchâtel



1031003852

1, n

N° 9574

Q.115

RESTITUTION

SUR L'ÉGLISE COLLÉGIALE

DE

NOTRE-DAME DE NEUCHÂTEL

AVEC PLANS ET DESSINS

ÉGLISE COLLÉGIALE DE NEUCHÂTEL

PROFANE ET SACRÉ

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE J. ATTINGER

1864

DISSERTATION

SUR L'ÉGLISE COLLÉGIALE

DE

NOTRE-DAME DE NEUCHÂTEL

AVEC PLANS ET DESSINS

PAR G. A. MATTE

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE J. ATTINGER

MDCCCXLVII



Il n'y a pas long-temps encore que parmi les monuments anciens, ceux de la domination romaine jouissaient seuls du privilège de fixer l'attention des archéologues, et que ces savants, nourris uniquement de l'art antique, parlaient avec dédain de celui du moyen-âge.

Ce système d'exclusion qui s'étendait à tout ce qui appartenait à cette époque, histoire, institutions, droit, littérature, ne se rencontre heureusement plus aujourd'hui, et pour ne parler que de l'art, on a rendu à celui du moyen-âge le rang dont il fut si long-temps et si injustement dépouillé.

Depuis ce retour à des idées plus saines, l'on s'est livré avec ardeur à l'étude de cette époque à laquelle remontent plus particulièrement les origines de notre civilisation, et cette étude, celle des monuments entr'autres, a vengé nos ancêtres des reproches de barbarie que l'ignorance ou la prévention leur ont si généreusement prodigués; elle a comblé de nombreuses lacunes dans l'histoire et n'a pas rectifié moins d'erreurs; elle a attaché l'homme au sol de la patrie en réveillant en lui le culte des souvenirs; elle a imprimé dans son cœur ce sentiment de respect religieux que les générations doivent aux reliques des âges passés. La vieille église, monument de la foi de nos ancêtres, nous rappelle avec leurs chants et leurs prières, les événements les plus solennels

de notre vie, notre consécration au Seigneur, notre admission à sa table sainte, la bénédiction prononcée sur des nœuds chers et sacrés, enfin l'heure de la mort, car les dalles sur lesquelles nous marchons sont les tombeaux de nos pères.

Est-il étonnant dès-lors, que l'on voie aujourd'hui surgir de toutes parts des hommes qui s'imposent la tâche de faire apprécier ces restes d'un autre temps? Honneur et reconnaissance aux gouvernements, aux magistrats et aux particuliers qui les aident dans l'accomplissement de leur œuvre!

Pour des travaux de la nature de celui-ci, les plans et les dessins sont une nécessité; ils disent beaucoup et bien tout à la fois; les descriptions les mieux faites et les plus complètes ne peuvent y suppléer entièrement, surtout lorsque le texte s'adresse à un public généralement peu versé dans la terminologie de l'architecture. Or, j'ai eu le bonheur d'être secondé dans cette partie essentielle par des hommes qui avaient pour moi le double mérite de l'habileté et de l'intérêt qu'ils portaient à mon travail. J'adresse ici, avant tout, l'expression de ma vive reconnaissance à mon collègue, M. le professeur de Joannis, ancien élève de l'école polytechnique, qui a consacré avec moi de longues heures à la mensuration de l'édifice, puis rédigé et mis au net les plans avec le talent et la facilité qu'il apporte à tous ses travaux. Mon ancien condisciple, M. Colin, architecte, a apposé à cette œuvre la signature du praticien expert. M. Sonrel s'est acquitté de sa tâche avec non moins de zèle que d'intelligence. Enfin M. d'Ostervald a bien voulu couronner cet ensemble de travaux par la révision et la correction des épreuves lithographiques.

Qu'il me soit maintenant permis d'entrer dans quelques détails personnels : ils appartiennent en quelque sorte à l'histoire de cette monographie.

J'ai passé la moitié d'une vie de bientôt quarante ans dans le voisinage, je pourrais presque dire sous les murs mêmes du monument que je décris aujourd'hui. L'ancien cimetière et le vieux cloître ont été les premiers témoins des jeux de mon enfance; c'est là que j'ai coulé toutes les heures dérobées à l'étude

et aux leçons du collège voisin, mauvais voisin s'il en fût jamais pour une église, ainsi qu'ont été chargées de le transmettre aux siècles futurs des mutilations de plus d'un genre et en plus d'un lieu. Plus tard, la scène s'agrandit pour moi, car à l'aide d'un marguillier complaisant, dont il est vrai je payais la protection en remplissant l'office de sonneur de cloches ou de souffleur d'orgues, j'obtins libre accès à l'intérieur, et pus étudier tous les coins et recoins de notre église, de sorte que bientôt nulle pierre ne me fut inconnue, nul point inaccessible, et l'on a pu me voir plus d'une fois, ignorant du danger comme on l'est à cet âge, courir sur les toits ou le long des gouttières au grand effroi des passants.

La connaissance intime que j'ai faite de cette église et les souvenirs qui s'y rattachent me l'ont fait aimer; aujourd'hui même je ne passe jamais avec indifférence sous ses murs. Elle devint pour moi dans mes voyages un point constant de comparaison avec celles que je rencontrais; les différences que j'observai me conduisirent à remonter aux causes, et de là à l'étude de traités d'archéologie chrétienne, il n'y avait qu'un pas : c'est de cette époque que datent mes premiers dessins. Quatre années après, c'était en 1834, je commençai à mettre à exécution le projet formé d'ancienne date de combler diverses lacunes que présentait la littérature historique du pays. Les diplômes nombreux relatifs au chapitre de Neuchâtel que je rencontrai dans les archives du Prince et dont j'ai donné les régestes dans le *Musée*, m'attachèrent davantage encore à la collégiale et firent naître en moi l'idée de publier le résultat de mes recherches et de mes observations sur ce monument. Ma dissertation terminée en 1842 fut soumise par M. de Joannis au congrès archéologique de Strasbourg auquel je n'avais pu assister; peu de temps après, le Conseil d'Etat daignait me témoigner l'intérêt qu'il portait à cette œuvre tout en m'annonçant son concours pour l'impression. Si celle-ci n'a pas été faite plus tôt, c'est que mon travail exigeait une addition de dessins et de planches, et pour cela un temps de vacances qui, jusqu'à cette année, a été absorbé par des travaux d'un autre ordre.

Tels sont les faits principaux qui se rattachent à la rédaction de ces feuilles. C'est dans le sentiment que j'ai acquis un titre à leur publication, et qu'à certains égards je fais œuvre de piété, que je les livre à l'accueil bienveillant des amis de notre histoire et de nos antiquités.

G. A. MATILE.

Neuchâtel, le 30 novembre 1846.

d'homme et isolant le castrum du glaci. Des lors Neuchâtel s'est successivement étendu : il a franchi au loin le Seyon sur la baie et les alluvions duquel il s'est largement assis, et s'est élevé à l'est jusque sur la colline des Chaux et du Fort en face et à la hauteur du château.

Notre collégiale possède une belle proportion une croix latine renfermée dans un rectangle dont la longueur, non compris le porche, est de 159, la largeur de 55, et la hauteur dans le dôme de 61 pieds, ces mesures prises dans œuvre.

L'orientation de l'édifice a été imposée à quelque sorte par celle du sol sur lequel il est assis; elle est au nord-est. Le nord forme avec l'axe du monument un angle de 37° aucune déviation au angle de 37°.

ÉGLISE COLLÉGIALE DE NOTRE-DAME DE NEUCHÂTEL

Elle est tout entière bâtie en pierre de taille verte, et n'offre nulle part, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de revêtement en chaux ou en mortier. Les matériaux ont été extraits des quartiers de Saint-Nicolas et de Saint-André, situés à quelques minutes de la ville à l'ouest; c'est la calcine néocomienne (Schlierbach) qui a servi à la faire et qui se durcit à l'air; d'un jaune-rouge au sortir de la carrière, elle prend avec le temps un ton rouge-brun et se couvre volontiers de mousse. Quelques bancs de cette pierre sont plus pâles que d'autres; nous avons signalé plusieurs échantillons de cette première espèce dans diverses parties du monument, entre autres aux portes des collatéraux. Cette pierre est encore plus dure que celle de Neuchâtel, est connue sous le nom de pierre de Sauges, parce qu'elle se trouve essentiellement dans cette localité distante de trois lieues à l'ouest de la ville.

C'est un fait constant que les Neuchâtelois ont transporté par eau sur un trajet de cinq à six lieues, à Avully, où on le transportait par eau sur un trajet de cinq à six lieues. L'appareil de notre édifice est en pierres équarries, rangées par assises horizontales.

CHAPITRE I^{er}.

DESCRIPTION.

L'église collégiale de Neuchâtel occupe la partie la plus élevée de la ville; elle est située entre le château à l'est et le donjon à l'ouest, à l'extrémité d'une longue arête de rocher. Au nord et dans le fond d'une vallée étroite coule le Seyon, qui après avoir suivi le pied de la côte pendant un quart de lieue de l'ouest à l'est, tourne brusquement au sud et va se jeter dans le lac. C'est sur ce rocher, fort déjà par sa position, que les rois de Bourgogne construisirent dans le X^e siècle, et probablement sur les ruines d'une ancienne forteresse, le *Novum Castrum*, dont les tours dites de Diesse et des Prisons sont aujourd'hui les seuls restes. Ces tours et plusieurs autres qui occupaient les angles du sol étaient reliées par des murailles élevées formant une enceinte carrée peu considérable et inclinée au sud, dont les faces-nord et est étaient protégées par le ravin du Seyon, celle au midi par une paroi de rochers qui dominait le lac, enfin celle à l'ouest par une tranchée profonde faite de main

d'homme et isolant le *castrum* du glacis. Dès lors Neuchâtel s'est successivement étendu : il a franchi au loin le Seyon sur la baie et les alluvions duquel il s'est largement assis, et s'est élevé à l'est jusque sur la colline des Chavannes et du Tertre en face et à la hauteur du château.

Notre collégiale porte dans son ensemble le caractère de la basilique, type primitif de l'église chrétienne. Elle forme dans de belles proportions une croix latine renfermée dans un rectangle dont la longueur, non compris le porche, est de 159, la largeur de 55, et la hauteur dans le dôme de 64 pieds, ces mesures prises dans œuvre.

L'orientation de l'édifice a été imposée en quelque sorte par celle du sol sur lequel il est assis; elle est au nord-est. Le nord forme avec l'axe du monument qui ne présente aucune déviation un angle de 57°.

Du côté du nord, de l'est et de l'ouest, l'église est enterrée de quelques pieds, résultat de l'exhaussement successif du sol par les déblais provenant de plusieurs incendies et de diverses constructions.

Elle est tout entière bâtie en pierre de taille unie, et n'offre nulle part, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de revêtement en chaux ou en mortier. Les matériaux ont été extraits des quartiers de Saint-Nicolas et de Port-Rouland, situés à quelques minutes de la ville à l'ouest; c'est du calcaire néocomien [gelber Kalkstein], pierre tendre, facile à tailler et qui se durcit à l'air; d'un jaune-clair au sortir de la carrière, elle prend avec le temps un ton très-brun et se couvre volontiers de mousse. Quelques bancs de cette pierre sont plus pâles que d'autres; nous avons signalé plusieurs échantillons de cette première espèce dans diverses parties du monument qui ont subi des réparations, entr'autres aux portes des collatéraux. Cette pierre d'un grain plus fin encore que celle de Neuchâtel, est connue sous le nom de pierre de Sauges, parce qu'elle se trouve essentiellement dans cette localité distante de trois lieues à l'ouest de la ville.

C'est un fait constant que les Romains ont fait un emploi considérable de notre calcaire à Aventicum, où on le transportait par eau sur un trajet de cinq à six lieues.

L'appareil de notre édifice est en pierres équarries, rangées par assises horizontales variant de 8 à 20 pouces de hauteur, mais les matériaux n'ont point uniformément la même longueur, de sorte que les joints verticaux ne se raccordent pas. La pierre est taillée avec soin, mais non d'après le mode actuel, qui consiste à se servir d'un petit ciseau pour les bords, sauf à égaliser le reste avec le petit instrument à face carrée armée de pointes appelé *boucharde* par nos ouvriers; on n'employait là qu'un *reparoïr* ou large ciseau que l'on promenait sur toute la surface de la pierre. Les joints sont très-petits et attestent le soin que l'on a mis à la taille et à la pose des matériaux; le ciment ou mortier qui les lie est peu perceptible.

Mais avant d'aller plus loin dans notre description, il est nécessaire, pour l'intelligence du sujet, que nous fixions les regards du lecteur sur les quatre premières planches qui accompagnent notre texte.

La planche I, qui contient le plan ichnographique, distingue par deux teintes particulières de lavis les portions de l'édifice appartenant à diverses époques. Ce qui est lavé en noir indique l'édifice primitif, et ce qui est grisé, des œuvres subséquentes : telles sont à l'ouest, à l'extrémité des bas-côtés, deux petites chapelles, et devant le portail du porche, celle de Saint-Guillaume; au nord-est la sacristie, puis deux fragments des ailes du cloître [toutes ces constructions sont du XV^e siècle]; enfin quelques atténuances de date plus récente employées comme magasins et greniers, sur le sol desquelles étaient jadis des maisons de chanoines.

Les deux entailles faites dans les murs du nord et du midi à l'intérieur de la collégiale ne datent que de quelques siècles.

La planche II donne la façade au sud. Nous avons supprimé ici comme hors-d'œuvre les trois chapelles dont nous venons de parler; le pignon de la nef principale et celui du transept méridional que l'on a abattus il y a quelque 60 ans, sont rétablis dans le dessin: nous avons abaissé à sa hauteur primitive le petit toit qui couvre la porte principale et qui aujourd'hui masque une partie de la fenêtre du chœur. L'abside du bas-côté méridional n'avait pas dans le principe la même hauteur que celle de la grande nef et n'était éclairée que par une fenêtre.

N'appartiennent pas à la fondation première : la porte en ogive de la collatérale dont la construction a nécessité un raccourcissement de la fenêtre ouverte au dessus; les œils-de-bœuf dont les appareils ne se raccordent pas avec ceux de la façade et dont les baies ne sont pas placées uniformément sous l'axe des fenêtres qui les dominent; la tour, qui depuis le cordon inférieur appartient à deux époques différentes et se termine par une flèche à laquelle nous avons enlevé le revêtement en bois qui la recouvre en totalité; la croix n'existe plus.

La planche III donne les faces au levant et au couchant.

Fig. 1. La tour placée autrefois en retraite de l'abside-nord, et sur le même plan que sa sœur à gauche, n'existe plus : elle a été détruite par le feu ainsi que le prouvent la teinte et l'aspect du mur : les pierres qui présentent quelque saillie ne sont point d'arrachement. L'abside-sud fut exhaussée lorsqu'on voulut se procurer un moyen d'arriver par elle à la tour actuelle des cloches, et c'est dans ce but que l'on établit à l'intérieur un escalier qui s'élève jusque sous le toit, d'où l'on a pratiqué une ouverture dans la muraille du clocher. Il est facile de s'assurer de cet exhaussement par la différence de la taille et de la couleur des matériaux; la corniche n'a été que déplacée. L'abside-nord a vu substituer à la fin du XV^e siècle à sa fenêtre romane un autre jour en style fleuri [IX, 124]. Ce changement fut sans doute motivé par la construction que le seigneur fit à cette époque et à quelques pas de là d'une nouvelle porte de son château flanquée de tours armées de mâchicoulis. L'obscurité produite par cette œuvre massive sur la chapelle de l'abside, qui n'était éclairée que par une petite fenêtre pareille à celle de l'abside-sud, dut nécessiter l'agrandissement de sa baie.

Il existe encore quelque fragment d'un acrotère sur le pignon de la nef principale.

Le bâtiment à droite était consacré essentiellement à la sacristie et au trésor. La porte voûtée conduit au cloître.

Fig. II. Elle donne la face au couchant, et nous représente l'église telle qu'elle serait, les trois chapelles en hors-d'œuvre enlevées et le pignon de la nef rétabli. La rosace est rouverte et occupée par un vitrail.

La planche IV présente en coupe longitudinale la partie au nord de l'axe de l'église; les œils-de-bœuf, ouverts plus tard et placés, comme à la façade-sud, plus ou moins uniformément sous l'axe des fenêtres du collatéral, ne sont point figurés dans notre dessin.

Telles sont les quelques explications qu'il était nécessaire de donner avant de suivre à l'exposé de notre sujet.

Le fond de l'église est occupé par une tribune semi-circulaire qui se rattache à la construction principale par une voûte en cul-de-four surmontée d'un toit plus bas que celui du chœur. Au sommet de l'hémicycle dut être primitivement le fauteuil élevé du prévôt; à droite et à gauche étaient ceux des chanoines. Au centre et en avant de l'abside, sur un sol un peu plus bas, était placé l'autel qui se trouvait ainsi interposé entre le clergé et le peuple; le célébrant avait alors la face tournée vers les assistants et le dos contre les chanoines. Plus tard ces dispositions furent changées: l'abside devint une chapelle, l'autel fut amené plus en avant vers la nef, et l'on transporta les stalles des chanoines entre les quatre piliers de la lanterne, de sorte que le prêtre dut réciter dorénavant la messe sur le devant de l'autel, le visage à l'est.

La grande abside est à deux étages, et chacun d'eux a sa corniche. Les trois fenêtres du rond-point viennent s'appuyer sur le cordon inférieur, soutenu par deux colonnettes à égale distance de l'extrémité de l'hémicycle, et surmontées de chapiteaux à palmettes et à abaque carré [VII, 46]; à droite et à gauche entre les fenêtres s'élevaient, à partir de ces mêmes chapiteaux qui leur servaient de base, d'autres colonnettes libres, aujourd'hui enlevées, et dont la partie inférieure du fût paraît avoir été ornée; elles portaient un chapiteau cubique sur la face antérieure de chacun desquels sont des figures humaines en haut relief [VI, 44.45]. Ces chapiteaux et des corbeaux à arcades romanes dénuées d'ornements et se terminant en chanfrein soutiennent la corniche toute simple de l'étage élevé de l'abside intérieure.

Sur les piliers de l'arcade ogivale, à l'entrée de l'abside, se trouvent en face l'une de l'autre des colonnes demi-engagées ornées de chapiteaux portant à leurs angles, celui du côté de l'évangile, deux lions à double corps chacun et à une seule tête tournée en arrière mordant une double queue; entre ces deux monstres est un personnage couronné tenant dans ses mains deux rinceaux dont les branches entortillées vont prendre naissance dans l'astragale [VII, 42]; sur le chapiteau du pilier en face, soit du côté de l'épître, sont aux angles deux têtes de lions dans la gueule desquels se cache une tige de palmettes [VIII, 45].

La voûte du chœur est, contre l'ordinaire, un peu plus élevée que celle de la nef dans son point de jonction avec la lanterne. Les murs de séparation entre le chœur et les bas-côtés sont terminés par un vaste arc en plein-cintre et percé de droite et de gauche de deux travées ogivales. Une fenêtre au midi, aujourd'hui aveugle, de style roman à l'intérieur et de forme gothique au dehors, jetait quelque jour dans le chœur.

Selon l'usage, les chapiteaux de l'arc triomphal sont les plus ornés. Celui de l'évangile [VII, 40] a du côté du chœur des aigles que nous retrouvons au portail [VIII, 68]; du côté du transept sont deux singes, dont l'un joue de la citharre; entre deux est un cerf, qui cherche à les séparer en les poussant, l'un avec ses cornes, l'autre avec ses pieds de derrière. Le chapiteau du côté de l'épître [VII, 41] porte des dessins empruntés à la broderie et que nous trouvons reproduits dans d'autres parties du chœur [VII, 40. 42. 43]. C'est à la hauteur et tout près de ces chapiteaux, mais dans le mur des transepts, qu'au XIV^e siècle on a percé de chaque côté une porte s'ouvrant à l'ouest sur les collatéraux, pour y placer un jubé d'où l'Évangile était lu aux fêtes solennelles de l'année; on y arrivait par les tours et en passant sous les combles des toits qui dominent au nord et au midi les portes voisines des absides.

Le dôme, dont le sol est plus bas que celui du chœur et plus élevé que celui de la nef, est à la croisée de l'église; il présente un plan carré et à élévation verticale. Chacune de ses faces est percée de deux fenêtres. Un cordon très-simple entoure l'intérieur du dôme à moitié distance entre le point culminant des voûtes de support et les fenêtres; aux angles et au milieu des faces sont, sur le prolongement du cordon, des chapiteaux peu variés dans leur forme et destinés à servir de supports aux arceaux [VIII, 64]. A la hauteur du sommet des arcades sont aux angles, dans le mur-est, deux petites baies de portes de deux pieds de largeur sur trois de hauteur, auxquelles on arrive par la tour des cloches et en passant sur le dos de la voûte du chœur. Ces ouvertures n'étaient évidemment destinées qu'aux gens de service. Le pilier-sud-est de la lanterne porte à l'extrémité d'une colonne engagée qui se termine à six pieds de terre la figure d'un monstre dont les regards sont tournés vers l'autel; une salamandre à l'état imparfait sort de sa gueule du côté opposé [VI, 56]. Au pilier d'en face se trouvait sans doute une figure analogue qui aura été enlevée lorsqu'on a tronqué la colonne engagée pour y placer la statue d'un de nos comtes. Les piliers du dôme du côté de la nef portent aux chapiteaux de leurs colonnes engagées des corbeilles ornées de palmes et de feuilles de chêne [VI, 26. 27. 54. 52]. Cette double végétation qui se rencontre fréquemment dans notre église y est quelquefois isolée, d'autres fois réunie [V, 5. 6. 7. 8. 9. 13. 15. 48. 49; VIII, 74. 72. etc.]. Si nous ne voyons nulle part la vigne, dont le feuillage symbolique était employé si souvent dans l'ornementation des églises de l'époque, c'est sans doute parce que le sol l'offrait partout aux regards. Deux des colonnes engagées dans les mêmes piliers et faisant face à l'axe de l'édifice sont terminées à une hauteur de vingt pieds par des têtes de monstres [VI, 55. 57].

De la lanterne au porche la nef ouvre cinq travées sur les collatéraux de droite et de gauche. Les piliers des arcades sont assez uniformes; on a enlevé à plusieurs d'entr'eux leurs angles et leurs colonnes engagées en vue d'obtenir plus de place pour les bancs. A une distance égale du porche et de l'abside, l'arcade est supportée au nord et au midi de l'axe par une colonne cylindrique, la seule qui fasse le service de pilier dans l'église. Son chapiteau consiste en un abaque octogone placé sur une corbeille évasée chargée de crochets qui n'ont pas reçu le dernier coup de ciseau [VI, 24], et c'est une remarque à faire ici, qu'à partir du dôme et des transepts, la partie inférieure de la nef et les collatéraux ne présentent que très-peu d'ornements, et que ceux qui existent sont restés inachevés. Que l'on compare, par exemple, la console engagée dans le mur du bas-côté-nord et qui soutient l'arcade du pilier-nord-ouest de la lanterne, avec celle de l'arcade suivante du côté de l'ouest [VI, 24. 28]; les palmes des chapiteaux du dôme [VI, 27. 52] avec celles du chapiteau de la nef principale [V, 20] et celles bien moins marquées encore de la colonne-pilier [VI, 24].

Les chapiteaux des colonnes engagées sur le prolongement des piliers dans les murs de la nef principale et contre lesquels viennent s'appuyer ceux qui servent de consoles aux arceaux, sont tous d'une exécution finie [V, 48. 49; VIII, 62] et ornés de palmes. Ces consoles sont quelquefois soutenues par un bout de colonnette engagée que supporte une figure humaine dans une position grotesque [V, 45]; quelquefois elles se terminent brusquement avec l'astragale [V, 48. 49], ou encore par une végétation [V, 44. 45], comme aussi par des cylindres ou des cônes simples ou en retraite [V, 46. 47; VI, 25].

Au dessus des trois dernières travées du côté du porche étaient jadis un nombre égal de portes appartenant à un triforium, qui, vu son exiguité, son extrême simplicité et son accès peu aisé, ne pouvait être destiné qu'aux ouvriers et gens de service.

On arrive au dessus du porche par un escalier de pierre en hélices à marches apparentes au dessous, enfermé dans une tour éclairée par quelques meurtrières et adossée au pilier-sud-est du porche. La galerie qui le domine et s'ouvre sur la nef avait autrefois une balustrade en pierre, très-ornée sans nul doute, que l'on a enlevée et qui a été remplacée par une autre en bois. De là on allait au triforium de l'épître par le prolongement de l'escalier dont nous venons de parler et en passant sous une partie du comble du collatéral; d'autre part on allait au triforium opposé en montant des degrés fort étroits et qui n'ont pas de prolongement jusque sur le sol de la nef.

La partie qui occupe le dessus du porche est ornée d'un système d'arcatures trilobées engagées dans les trois côtés du mur. Elles sont soutenues par des colonnes cylindriques surmontées de chapiteaux dans le style que nous connaissons. Dans le fond de l'arcade du centre, au nord comme au midi, l'on a ouvert une baie rectangulaire; deux pareilles fenêtres ont été percées au bas de la grande rosace qui déprime dans son milieu le système d'arcatures indiqué [VI, 22].

Les collatéraux se prolongent au delà des transepts et se terminent par des absides secondaires appuyées contre le chevet. Ordinairement l'abside placée à gauche du presbyterium ou tribunal servait de sacristie et de trésor; c'était là que le prêtre s'habillait derrière un voile ou portière avant de monter à l'autel; celle de droite était employée à la consécration des offrandes. Les absides secondaires ont une seule corniche dont les ornements ne consistent qu'en corbeaux à arcades romanes terminées en biseau.

Nef méridionale. Sous le clocher, à côté de l'abside, était la chapelle S^t-Pierre. Les colonnes engagées dans les angles de ses piliers portent à leurs chapiteaux une tête de monstre et trois figures humaines, dont deux avec des oreilles d'animaux [VII, 56. 57. 59. 60]. Les cheveux de devant coupés courts et aplatis sur le front se terminent en pointe à la racine du nez; les autres sont ramenés derrière les oreilles où ils sont noués. En suivant à l'ouest, nous sommes en face du portail; ici encore quatre colonnes aux angles avec leurs chapiteaux portant autant de têtes d'hommes, dont deux à oreilles d'animaux [VII, 53. 54. 55. 58]. Le bras méridional du transept a pour porter ses nervures des consoles sur lesquelles sont représentées des figures de monstres grimaçant ou des traits humains à peine prononcés [VI, 58. 59. 25]. Entre le transept et la porte-sud du collatéral, le mur a été entaillé pour y placer l'autel de S^t-Léonard.

Nef septentrionale. La première croisée au nord-est présente sur ses chapiteaux des figures humaines, dont l'une a une double paire d'oreilles d'animaux [VII, 49. 50. 51. 52]. La croisée suivante n'offre plus aujourd'hui que deux figures; elles présentent des têtes d'hommes; mais l'une d'elles a des oreilles d'une grandeur monstrueuse [VII, 47. 48]. Les deux autres figures ont été enlevées ou masquées lors de la pose du monument de nos comtes. Nous donnons un échantillon des chapiteaux sur lesquels viennent s'appuyer les arceaux du transept [VIII, 63], dont la muraille au nord a été entamée pour y dresser un autel oblique dédié à S^t-Nicolas.

Ce que nous venons de dire, et ce que nous avons vu des formes extérieures de l'église, prouve qu'il n'y avait pas une parfaite correspondance dans tous les détails; la sévérité de l'ancienne architecture l'eût exigée, mais au moyen-âge, ne pas se livrer à quelque fantaisie, ne pas se laisser aller à quelque caprice ou au désir de se distinguer, eût été trahir une grande stérilité d'imagination et une misérable pauvreté de moyens. Ce manque de symétrie se rencontrait surtout dans l'inégale largeur des collatéraux, différence qui, dans notre collégiale, n'existe guère que dans les transepts dont le bras méridional est de quelque peu plus court que le bras opposé.

Comme, d'une part, les piliers de la lanterne, ceux de l'arc triomphal et de la grande abside font, vers l'axe de l'église, une saillie que ne présentent pas ceux de la nef, et que, de l'autre, les chapiteaux des colonnes du centre et le toit de l'abside vont s'abaissant, tandis que le sol s'élève successivement à l'entrée de la nef, de la croisée, du chœur et de l'abside, il en résulte, pour l'observateur placé sous le porche, une illusion d'optique qui lui fait donner au vase une étendue plus grande que celle qu'il a effectivement, et cette observation

s'applique par la même raison aux collatéraux. Ces emmarchements successifs, combinés avec le rapprochement des parties latérales dans le fond de l'église, avaient pour conséquence d'ajouter beaucoup à la majesté de l'ensemble et à celle des cérémonies. Les architectes du temps faisaient un grand usage de cette perspective; appliquée ici, comme nous venons de le voir, l'œil donne à l'édifice de vingt à trente pieds de plus qu'il n'a en réalité.

Notre église n'eut d'abord qu'un autel; mais lorsque la population s'accrut et que l'on se familiarisa avec l'idée qu'il pouvait y avoir plusieurs services à la fois, on érigea des chapelles dans les nefs latérales, dans les absides et dans les parties les plus éloignées du chœur, et quand il n'y eut plus moyen d'en placer dans le vase, on en construisit en hors-d'œuvre; c'est ainsi que l'on finit par en avoir vingt, sans compter l'autel primitivement unique, dédié à la vierge Marie, et qui, depuis qu'il n'était plus seul, fut qualifié de maître-autel. Nous donnons ici les noms de ces chapelles et autels, tout en regrettant que le manque de titres ne nous permette pas de les classer dans l'ordre de leur fondation, et d'indiquer, pour toutes du moins, la place qu'elles occupaient.

Chapelles : 1 et 2, S^t-Guillaume [intra et extra navem]; 3 S^t-Jacques [abside-nord]; 4, S^t-Jean l'évangéliste [derrière le maître-autel]; 5, S^t-Pierre [sous le clocher]; 6, S^t-Antoine [devant la sacristie]; 7, S^t-Léonard [dans la partie entaillée du mur au midi]; 8, S^t-Nicolas [transept-nord]; 9, S^{te}-Marguerite; 10, S^{te}-Catherine; 11, S^t-Michel; 12, la Trinité; 13, S^t-Georges; 14, les trois Rois; 15, S^{te}-Marie-Madeleine; 16, S^t-Etienne; 17, N.-D.-de-Pitié; 18, S^t-Christophe; 19, S^t-Jean-Baptiste; 20, S^t-Grégoire.

Ces vingt autels occupaient tout le pourtour du temple; c'était à peine s'il restait encore un petit passage dans le sens de la longueur des collatéraux. Il n'y avait plus de vraiment libre que la partie de la nef principale située entre le porche et la grille adossée aux premiers piliers du dôme, et derrière laquelle étaient les stalles des chanoines. Il fallait enfin de la place pour le baptistère, dans le voisinage de la porte du collatéral-sud, et pour les confessionnaux que l'on introduisit dans l'église au XVI^e siècle.

L'érection de ces chapelles nécessita le percement de plusieurs jours; ce fut alors que l'on ouvrit ces disgracieux œils-de-bœuf que nous voyons dans les façades-nord et sud, et dont plusieurs ont été, avant et après la réforme, déplacés de l'axe de la fenêtre qui les domine.

L'accroissement successif du nombre des chapelles changea la destination de certaines parties du vase; la sacristie, le trésor et l'offertoire furent transportés dans une construction du XV^e siècle adossée contre l'église au nord-est. On pratiqua une porte de communication au point de jonction de la nef avec l'abside, et l'on put monter par quelques degrés à la sacristie qui recevait son jour par une fenêtre en meurtrière; un peu plus loin était un garde-meuble éclairé de même. On pouvait également arriver dans ce double local par une issue actuellement murée que l'on voit dans le massif à gauche, alors que du cloître on entre dans l'église par la petite porte de la nef au nord. On allait au trésor, le *thesaurus ecclesie*, comme dit le *Chanoine anonyme*, par une porte basse,

ouverte à gauche de celle de la sacristie; l'on descendait quelques degrés et l'on se trouvait au dessous de cette dernière, dans un petit vase carré, éclairé par deux jours rectangulaires, et enterré de quelques pieds par suite d'un exhaussement successif à l'extérieur et de fouilles opérées au dedans par des archéophiles et des chercheurs de trésors. Un autel, sauve-garde du trésor, comme la S^{te}-Chapelle de Paris l'était des chartres, occupait le devant; au fond était une niche qui recelait les objets les plus précieux du chapitre. Dans le grand incendie de 1450, le mur de la façade, construit aujourd'hui en grossier blocage, s'éroula, et le feu pénétrant dans cette chapelle basse que l'on avait cherché à garantir contre l'élément par la construction d'une voûte forte, consuma les vases sacrés, et ce qui avait plus de valeur encore, un grand nombre de diplômes.

Les voûtures du temple sont faites de matériaux légers; elles étaient jadis ornées de fresques que l'impitoyable badigeon a fait disparaître. Les voûtes sont soutenues par des nervures diagonales d'une grande simplicité; toutefois, celles des petites absides en sont dénuées à cause de leur peu de surface. L'abside principale en a deux qui viennent se réunir au sommet de la voûte. Indépendamment de ces arceaux, le dôme en offre deux en croix, disposition qui se retrouve à la voûte qui, de droite et de gauche, domine la colonne-pilier. A la chapelle S^t-Pierre est un vaste anneau consacré au passage des cloches; il est soutenu par des nervures en croix et en diagonale. En raison de sa largeur et de son peu de profondeur, la voûte du porche a nécessité une disposition particulière d'arceaux; partant des piliers, ils se réunissent à angle droit dont l'extrémité est reliée par une nervure placée dans le fond du berceau. Le point d'intersection des nervures est partout retenu par des agrafes ornées tantôt de feuillages, tantôt de broderies, ou même de figures humaines [VI, 29. 50; IX, 119. 120]. Celles de la nef et du dôme sont percées de manière à laisser un libre jeu aux cordes des lustres.

La collégiale a eu ses peintures: à l'extérieur on en voit encore des traces sur le tambour de la porte ogivale du bas-côté-sud; à l'intérieur, dans la chapelle S^t-Léonard, et dans l'abside méridionale. L'intrados des voûtures de la nef était décoré de fresques qui, grâce à leur élévation, ont traversé les temps orageux de la réforme, mais qui ont dû disparaître par ordre du magistrat de la ville en 1680.

L'église était jonchée de tombes plates dont plusieurs portaient des inscriptions; nous avons publié celles qui existent aujourd'hui et celles que d'anciens ouvrages nous ont conservées [*Musée* I, 51], mais nous ne doutons pas que sous les bancs fixés au sol, on n'en découvrit d'autres encore. En faisant quelque don au chapitre, on obtenait la faveur d'être inhumé dans la collégiale même, sous les dalles du cloître, ou au pied des murs du temple. L'usage des tombes de famille n'était point inconnu [*Musée* III, 66. 68. 71. 151. etc.]. Nos comtes avaient le lieu de leur sépulture dans le voisinage du chœur et notamment dans la partie la plus rapprochée du maître-autel, devant le cénotaphe érigé à leur mémoire. Nous rapporterons ici quelques dispositions relatives à la sépulture de nos seigneurs:

A° 1287. Richard de Neuchâtel élit sa sépulture dans l'église de ce lieu, devant l'autel St-Guillaume.

A° 1308. Testament de Jean de Neuchâtel, prévôt de l'église du dit lieu : Sepulturam meam in ecclesia Novi Castri eligo.

A° 1337. Testament de Rollin, comte de Neuchâtel : Mon cors comande sevelir en legliese de nostre dame de Nuefchastel entre la tombe ou giesent mes pere et ma mere et le usselet devers la cloistre.

A° 1354. Premier testament du comte Louis : Mon corp comande sevelir en liglese de nostre dame de Nuefchastel en la tombe de ma chiere femme dame Jehanne.

A° 1359. Second testament : Confirmation du précédent.

A° 1373. Troisième testament : Mon corps comande sevelir en legliese de nostre dame de Noufchastel avec mes predecesseurs.

A° 1393. Testament d'Isabelle : Nous ordonnons nostre sepulture de nostre corps en leglise de Neufchastel, cest assavoir en la tombe de nostre tres chier seigneur et pere.

A° 1448. Testament de Jean de Fribourg : Sepulturam meam in ecclesia collegiali Novi Castri ante magnum altare subtus quam magnam lapidem, que est magis prope de mea sepultura.

A° 1482. Sepultus est Guillelmus, marchio de Hochberg, pater domini Rodulphi, ante magnum altare.

Le *Chanoine anonyme*, qui écrivait à la fin du XV^e siècle, dit en parlant de nos comtes : Elegerunt sepulturam ante magnum altare.

Il résulte, de ces différentes citations, que des seigneurs de la maison de Neuchâtel inhumés dans l'église, les uns l'ont été dans des chapelles, d'autres devant le maître-autel, des troisièmes devant le monument, et des derniers enfin, entre ce dernier et la porte du cloître; ainsi donc, il n'y aurait pas eu de caveau particulièrement affecté à recevoir la dépouille mortelle de nos comtes; et s'il n'y a pas eu de caveau, encore moins y a-t-il eu de crypte, soit de vase souterrain assez spacieux pour contenir, indépendamment d'une chapelle, les tombes particulières de chacun des membres de la famille. Nous rappellerons, d'ailleurs, que les cryptes ne se rencontraient guère que dans des églises importantes, que leur usage avait cessé avec le XII^e siècle, soit avec la période romane dont elles étaient l'un des principaux caractères, quoique dans un grand nombre d'églises de cette époque on n'en trouve point, et ensuite que la période gothique les a conservées, mais n'en a point construit de nouvelles.

Ce serait ici le lieu de parler du monument de nos comtes, mais comme nous devons lui consacrer un article d'une certaine étendue, nous en ajournerons l'examen après celui qui nous reste à faire de l'extérieur et de l'ameublement de la collégiale.

Sept portes s'ouvrent de l'intérieur à l'extérieur. Trois occupent l'extrémité-ouest des nefs, et chacune des grandes façades en a deux.

La plus ornée de toutes est le portail, *primum ostium*; on y a déployé, selon l'usage, le luxe architectural de l'époque, alors même que le monument devait présenter dans son ensemble un aspect nu et austère. Elle est en plein-cintre; son archivolt multiple repose sur un riche entablement supporté de chaque côté, d'abord par une colonnette engagée portant un aigle dans son chapiteau, puis par deux autres libres et en retraite couronnées par des palmettes [VIII, 68]. Ces colonnes monolithes ont la base munie d'appendices en griffes imparfaites [VIII, 69], forme qui se retrouve plus d'une fois, avec celle des têtes de béliers, dans le reste de l'édifice, et notamment aux colonnes engagées des absides. La maison de Dieu devait être mise à l'abri de l'influence des esprits malins, aussi plaça-t-on à son portail des sentinelles protectrices : deux statues en haut relief de quatre pieds de hauteur représentent, celle à droite du spectateur, S^t-Paul [VIII, 67], celle à gauche, S^t-Pierre [VIII, 66]. Le premier relève sa tunique de la main gauche et tient dans sa droite un cartel, sur lequel est écrit ce fragment de Cor. II, c. 12, v. 7 : *Ne magnitudo revelacionum extolat me datus est michi angelus satane* [VIII, 65]; les mots « *stimulus carnis mee* » sont supprimés, mais ils sont traduits par une figure en relief à gauche de l'apôtre représentant le diable, un genou en terre, un aiguillon dans la main [VIII, 64]. S^t-Pierre retient dans sa main droite ses vêtements et porte dans sa gauche la clef du paradis. Ces deux statues sont aujourd'hui dans un état de mutilation avancé. La baie de la porte est rectangulaire; la place du tympan était occupée par une pierre, portant en relief la vierge Marie assise sur un trône, ayant à ses côtés deux personnages qui lui dédiaient le temple; sur le bord du cintre et sur le linteau se trouvait une inscription que nous avons fac-similée [Pl. II] sur le texte du *Chanoine anonyme*. D'après nos chroniqueurs, ce bas-relief et sa légende auraient été effacés en 1672 par ordre des Quatre-Ministres à l'instigation du clergé de la ville, parce que de pauvres pèlerins passant par Neuchâtel allaient s'agenouiller devant ce tableau. L'auteur que nous venons de citer, s'occupant de cette inscription, l'appelle *scriptura marmorea*; *marmor* signifie ici simplement *Pierre*; c'est ainsi que le cénotaphe de nos comtes, bâti en molasse, est qualifié ailleurs de *structura marmorea*.

Le portail n'a pas de lions parmi ses ornements, ainsi que cela se rencontrait fréquemment dans les églises sous les portes desquelles se rendait la justice; mais à douze pas de là, au sud-est, est un antique tilleul sous lequel, comme autrefois S^t-Louis sous un chêne, nos comtes assis sur un siège de pierre présidaient leur tribunal, tenant dans leurs mains, en façon de sceptre, un petit bâtonnet blanc.

La porte du collatéral-sud n'est pas de fondation première; sa construction, comme nous l'avons vu, a nécessité un raccourcissement de la fenêtre au dessus. Inscrite dans un encadrement ogival, cette porte présente une baie rectangulaire qui a pu être divisée jadis par un meneau; elle est couronnée par un tympan porté sur un linteau soutenu par d'anciennes consoles ornées de feuilles de chêne [VIII, 71. 72].

La porte au nord qui fait face à la précédente offre un arc surbaissé; son caractère particulier, aussi bien que ses appareils, indiquent qu'elle n'a plus sa forme primitive. D'autre part, la fenêtre au dessus a conservé la sienne.

La seconde porte ouverte au nord fait face au grand portail; à l'intérieur, elle est inscrite dans un arc roman; à l'extérieur, dans un arc aigu. Nous avons déjà vu plus haut l'application de ces deux styles à une fenêtre du chœur.

Ces deux dernières portes étaient particulièrement destinées à l'usage des chanoines et au service de l'église.

Le porche placé au bas de la nef principale est formé par quatre piliers dont l'entre-colonnement présente autant de portes. Celle à l'ouest, placée sous la grande rosace et inscrite dans un encadrement de même forme, offre une baie plus large et plus élevée que celle de la porte en face qui s'ouvre sur la nef. A droite et à gauche sont adossées aux premiers piliers du porche des colonnes à demi engagées et à fût court, revêtues de chapiteaux dont la corbeille est à feuilles de chêne et à palmes munies de crochets [V, 7. 8]. Les arceaux du porche ont, d'un côté, pour consoles deux figures humaines de grandeur différente, l'une chauve, la seconde avec des cheveux qui se divisant sur le front descendent à la hauteur des oreilles où ils se terminent en boucles [V, 11. 12], et d'autre part, d'abord un cône divisé par deux boudins [V, 10], puis une tête d'animal aujourd'hui brisée à moitié et de laquelle issent des feuilles de chêne [V, 9].

La porte latérale-sud du porche présente un angle plus aigu que celle qui lui fait face au nord; elle a également moins de largeur qu'elle, ce qui provient du développement donné au pilier sud-est dans lequel est inscrit l'escalier qui conduit aux combles. Le même motif a fait donner une forme pareille à la porte qui s'ouvre à l'extrémité du collatéral-sud, et la distingue de celle qui lui est opposée au nord.

La porte qui s'ouvre du porche sur la nef principale a été l'objet de soins particuliers; à droite et à gauche, le long et en retraite de l'épaisse muraille, s'élevaient trois colonnes libres couronnées de chapiteaux habilement sculptés, dont deux portent des feuilles de chêne, et les quatre autres des ornements qui ont quelque rapport avec des feuilles de myosotis et des étamines à filets larges [V, 3. 6. 1. 4. 2. 5]. Trois nervures en retraite viennent s'appuyer sur les chapiteaux de ces colonnes, dont les fûts, non plus que la base, n'existent plus aujourd'hui.

Dans le voisinage de plusieurs portes, on remarque des ouvertures qui ont servi de bénitiers.

Toutes ces portes, sauf les deux dont nous avons parlé plus haut, sont de forme gothique; elles avaient sur le devant des perrons plus ou moins élevés dont plusieurs sont aujourd'hui complètement enterrés.

Des jours de fenêtres différents de style, de forme et d'âge éclairent la collégiale.

Le chevet a trois fenêtres : celle du milieu est la plus haute ; nous avons parlé ailleurs de celles des absides collatérales. Deux jours s'ouvraient sur le sol où l'on a construit dès-lors la sacristie et le cloître ; l'une de ces fenêtres, celle qui est placée en face du portail, a été prolongée dans sa base pour servir de porte devant laquelle s'ouvrait un escalier ou une tribune à l'usage de la maison du comte ; on y arrivait en partant de l'angle-nord-ouest du château et en passant sous les combles des écuries actuelles et ceux du cloître : on voit encore aujourd'hui sous les premiers le plafond ogival de l'allée orné de fresques. Le chœur était en outre éclairé par deux jours ouverts, l'un au dessus, l'autre au dessous du toit du portail, et par une fenêtre inscrite dans la face méridionale de la partie inférieure du clocher. Ces fenêtres sont de style roman, toutes les autres sont en ogive.

Celles des nefs sont placées entre les contreforts. Au dessous sont couchés les œils-de-bœuf ovales que nous avons déjà mentionnés, dont la couverture est horizontale, tandis que les montants et la tablette sont taillés en chanfrein. L'extrémité-ouest des nefs latérales est éclairée par des jours pratiqués au dessus des portes. La nef principale [dont la muraille offre très-peu de poussée] a le même nombre de fenêtres que les collatéraux ; deux jours éclairent, l'un au nord, l'autre au midi, le pied de la croix. Le dôme est percé de deux jours sur chacune de ses quatre faces. Toutes ces fenêtres sont de même forme, elles ne présentent nulle saillie et n'offrent que des profils élégis par quelques chanfreins. Leur aspect nu est parfaitement en harmonie avec l'ensemble de l'édifice.

Les transepts reçoivent leur jour par des fenêtres plus grandes et plus ornées que les précédentes ; elles sont flanquées de colonnettes libres couronnées de chapiteaux à palmettes et à feuilles d'eau [VI, 53. 54]. La tablette de la fenêtre du bras gauche est moins élevée au dessus du sol que celle à l'opposé. La première seulement est surmontée d'un œil-de-bœuf rond à évasement en retraite et à petite baie. Au dessus de cet œil-de-bœuf était jadis un cadran peint dont on ne distingue aujourd'hui, grâce à l'enlèvement du pignon, que la partie inférieure, avec quelques ornements au nombre desquels on voit les armes du gouverneur de Bonstetten et le millésime de 1565. Autour du cadran on lisait ces paroles de saint Pierre I, c. 1, v. 24, que le temps a effacées. « Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe, » mots qui faisaient allusion à la marche rapide du temps et au cimetière qui occupait alors le sol de la terrasse au pied de la façade méridionale de l'église.

Les fenêtres des transepts et des collatéraux sont en ogive évasée dont les arcs ont leur centre placé en dedans de leur contour, observation qui s'applique du reste à toutes les constructions ogivales de l'édifice.

La grande rose, image du soleil couchant, porte plusieurs moulures en retraite ; comme elle est aujourd'hui murée, il est difficile de s'assurer si elle était divisée en compartiments, soit pour la soutenir, soit pour donner quelque grâce à sa vaste baie ; ce qui nous

ferait croire le contraire, c'est, d'une part, l'aspect lourd du cercle de la rosace, et, d'autre part, le dessin du vitrail dont on a conservé les traits.

Quelques jours en forme de meurtrières éclairaient l'escalier conduisant au comble du collatéral-sud, et la partie inférieure de la galerie, au dessus du porche.

Le clocher est à l'angle-sud-est de l'édifice. La tour actuelle n'est pas de fondation première, ce qui se voit aisément à la différence des styles, à la taille de la pierre, à l'absence d'appareil régulier, aux joints, et à l'abondance du mortier. A partir du premier cordon, la tour appartient à deux époques distinctes; la première se terminait par un toit à angles rabattus et présentait ainsi quatre pignons sur ses faces. Aux coins se trouvaient des gargouilles, dont trois ont été probablement détruites lors de l'exhaussement de la tour; une seule subsiste encore aujourd'hui au nord-est; elle représente une tête de monstre [IX, 447]. Les façades de cette première partie sont partagées en trois compartiments, divisés par des cordons très-simples; le premier compartiment est éclairé par une fenêtre rectangulaire; le second par une fenêtre géminée à deux colonnettes portant des chapiteaux à crochets; la partie supérieure reçoit son jour par un groupe de trois fenêtres gothiques d'inégale hauteur placées sous le pignon et inscrites dans une baie principale de même style. Cette partie de tour appartient au commencement du XIV^e siècle; elle a remplacé une construction première, ainsi que le prouvent les harpes de la fenêtre placée au dessus du toit du portail, construction qui aura été détruite par le feu ou démolie en vue de l'approprier peut-être à un nouvel usage. La partie de la tour appartenant à la seconde époque a été bâtie en exhaussement de la précédente; elle se termine par une balustrade à claire-voie [IX, 94]. Aux angles sont des gargouilles, dont une, celle à l'angle-nord-est, à tête humaine [IX, 448]; les trois autres représentent des corps entiers d'animaux divers [IX, 92. 95; X, 458]. Il y a dix ans que nous avons relevé en fac-simile l'inscription qui règne à l'extérieur en dessous de la balustrade, et dont on ne connaissait point alors le contenu. La voici :

Sud : ce fut fait en lan MCCCC vint huit

Est : ave maria gracia plena dominus tecum bened

Nord : icta tu in mulieribus et benedictus fructus

Ouest : ave maria gracia plena dominus tecum

Aux angles se trouve répété le monogramme I. H. S.

La tour terminée par une flèche octogone en tuf, à appareil inégal, est percée sur ses trois faces méridionales d'autant de lunettes en trèfle de différente hauteur et à distance inégale du sol. La croix qui couronnait le tout a été enlevée peut-être à l'époque de la

réforme, peut-être aussi plus tard, alors que l'on revêtit cette tour en tuf d'une flèche plus élancée, dont la partie inférieure se termine par quatre égoûts saillant au delà de la balustrade et rendant pénible la circulation sur la galerie.

A l'angle-nord-est de l'église était jadis une tour qui faisait symétrie avec celle de l'angle opposé au sud; nous avons vu ailleurs qu'elle avait été détruite par le feu. Il est possible que ces deux tours ne fussent pas pareilles; toutefois, l'ancien sceau employé par le chapitre vers la fin du XIII^e siècle le ferait croire [X, 462]; ajoutons que telles que les donne le sceau, elles sont conformes à celles du XII^e et XIII^e siècle que nous voyons peu élevées, surmontées de pyramides en pierre légère, à faces affleurant le mur et percées de baies en trèfle à pétales arrondis.

Le sceau que nous venons de citer représente la vierge Marie, sous le vocable de laquelle l'église était placée, assise derrière l'antéfixe du chœur et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; à droite et à gauche sont les tours dont on ne voit que la partie supérieure avec une fenêtre en plein-cintre au dessus du cordon, et deux fenêtres geminées rectangulaires au sommet; ces tours à appareil régulier ont pour couronnement un toit pyramidal en pierre percé d'un trèfle et surmonté d'une croix. Sur la face du pignon au dessous de la vierge est St-Guillaume, le patron de la ville de Neuchâtel, adorant à genoux, les mains jointes; à sa droite et à sa gauche sont les initiales de son nom latin S. W. La légende du sceau est S. capituli ecclesie Novi Castri.

Nous ne possédons plus de cloches antérieures au grand incendie de 1450 [Musée III, 97. 98. 99. 105]. La plus ancienne de la tour est du commencement du XVI^e; elle porte une empreinte parfaite du sceau décrit ci-dessus, une crucifixion, une scène de martyre, et cette légende suivie du mot St-Guillaume : Ave maria gracia plena dominus tecum. anno domini MCCCCVI.

Les murs de l'intérieur ont reçu plus d'une fois le baptême du badigeon, relevé par des filets indiquant un système d'appareil autre que le vrai. Sous cet ocre, combien de peintures enfouies à jamais! Au dehors, le pinceau du restaurateur, *ami du gai et du neuf*, à étendu au siècle dernier sur les façades des nefs et du porche une couche épaisse de boue jaune-clair qui contraste d'une manière choquante avec la belle couleur brun-foncé qu'a donné l'âge au néocomien dans les autres parties de l'église.

Au dedans et au dehors, la collégiale offre des murs généralement lisses. En creux, on ne signale que les marques peu variées, mais fréquentes des ouvriers [X, 465, 465 a], qui se retrouvent des parties les plus basses jusqu'aux plus élevées de l'édifice ancien. Plusieurs d'entr'elles sont évidemment renversées; on n'y rencontre qu'un nom en toutes lettres, celui de Guido, Wido. Deux seules figures sont en relief: elles sont placées à la partie extérieure du premier étage de l'abside principale et représentent un daim, puis

une colombe donnant la becquée à son petit, figures symboliques que l'on retrouve assez fréquemment à la même place dans les églises de l'époque.

Aux transepts et à l'abside-nord, les fenêtres sont abritées par un larmier. A droite et à gauche du portail et de la porte qui lui fait face au nord, comme aussi aux angles nord-est et sud-est de l'église, sont des ressauts ou pilastres supportant une corniche chargée de dents de scie et de têtes de clou [X, 159], qui s'appuie également sur des corbeaux en plein-cintre, se terminant, tantôt comme cela a lieu à la façade-nord et dans l'intérieur des absides, en chanfrein, tantôt comme cela se voit à l'extérieur de celles-ci, au dessus de la porte d'entrée et à la tour des cloches, par des figures d'hommes, d'animaux fantastiques, et des dessins de fruits et de broderie. Ces mascarons sont au dessus du portail [VIII, 74-82]; à la tour des cloches [VIII, 85-90]; à l'abside-sud [IX, 94-105]; à l'abside-nord [X, 106-116], à l'abside principale, dans le haut [X, 124-141]; à la même, dans le bas [X, 142-157].

Au dessus du grand portail règne un petit cordon sur lequel est assise une fenêtre. Les ressauts des façades et ceux qui se trouvent aux angles rentrants des absides sont soutenus de droite et de gauche par des colonnettes engagées ornées de chapiteaux [VIII, 74. 75. etc]. Le chevet a une double corniche; celle de l'étage supérieure est peu saillante et ornée d'une chaîne à anneaux ronds entre deux rangées de dents de scie [IX, 125]; elle est supportée par des corbeaux ainsi que par des colonnettes à demi engagées qui s'élèvent entre les fenêtres. La corniche inférieure, moins ornée que la précédente, est soutenue de la même manière. Cette distribution du dehors répond parfaitement à celle de l'intérieur. Au dehors, les corniches des absides latérales n'offrent qu'une simple rangée de dents de scie placée au dessus d'une guirlande de fantaisie [IX, 122].

Les collatéraux sont étayés de chaque côté par six contreforts, à deux étages, avec autant de larmiers en talus; ceux de la nef principale ne sont qu'à un étage. Ces contreforts sont placés sur le point où s'exerce la poussée, très-faible, du reste, à l'intérieur; cependant, ils ne se correspondent pas toujours parfaitement entr'eux, non plus qu'avec les piliers du vase. Les contreforts qui occupent les angles des collatéraux ont plus de corps que les autres, mais ils sont plus faibles que ceux du porche, qui, divisés comme les précédents, se distinguent d'eux à mesure qu'à chaque étage ils se terminent par un pignon, couvert d'un larmier à double égoût surmonté d'un fleuron. Des antes viennent de chaque côté appuyer les transepts.

A la nef principale est un simple cordon; la corniche des nefs latérales est soutenue par des modillons; ceux du chœur sont accompagnés de soffites [VIII, 75].

Les soubassements n'offrent que peu de saillie.

A l'extérieur et aux angles rentrants du porche, sont les deux tourelles qui donnent accès aux combles; celle du côté méridional est engagée aux trois quarts, depuis le sol jusqu'au sommet du collatéral, et de là, aux combles de la nef principale, à moitié; celle du côté du nord, engagée aux trois quarts, est d'un diamètre beaucoup plus petit que la

précédente, ne prend naissance qu'à la hauteur de la galerie du porche, et comme elle ne conduit qu'aux combles du bas-côté-nord, son pignon ne le dépasse pas.

La rose présente à l'intérieur, mais surtout à l'extérieur, une saillie assez forte.

Les toits ont, à peu de chose près, conservé leur ancienne forme; le bois employé à la charpente est du sapin. La tuile était primitivement plate et quelque peu arrondie à son extrémité; plus tard, on lui a substitué le creneau ou tuile creuse dont on voit encore quelques vestiges [VIII, 75].

Au nord de l'église était le cloître, qui se liait au château et au donjon par plusieurs constructions petites et irrégulières. Avant l'incendie de 1450, ce cloître était en bois, comme le dit le *Chanoine anonyme*, « Item claustrum ecclesie, quod tunc erat ligneum, consumptum fuit penitus, sed postea nobilius reedificatum, ut vides. » Ce qui reste du cloître nous fait regretter qu'il n'existe plus en entier; à l'endroit où est actuellement le conclave était jadis une galerie ouverte au nord, d'où les yeux pouvaient se promener au delà des arceaux de la voûte ogivale dans la vallée du Seyon, sur la côte en face couverte d'un riche vignoble, sur les forêts qui la dominant, et plus loin à droite et à gauche sur les formes si gracieuses et si variées de notre Jura. Du côté de l'église, le nouveau cloître n'appuyait point ses arceaux sur des piliers indépendants, mais bien sur des consoles engagées dans le mur de la façade [VIII, 70]. Sur le prolongement de la muraille en blocage [Pl. III, à droite] se trouve un autre système d'arcades plus élégant et plus beau que celui des ailes du cloître, mais appuyé contre lui. Ces voûtes occupées aujourd'hui par des remises et des écuries, l'étaient autrefois, à ce qu'il paraît, par les chanoines lorsqu'ils s'occupaient d'affaires qui ne requéraient pas leur présence dans la collégiale.

Notre église a eu ses vitraux peints. La grande rosace en reçut un en 1520 ou 1521 [*Descript. de la mairie de Neuchâtel*, p. 54]. Au centre était l'aigle impériale; au dessus, la vierge Marie avec l'enfant Jésus; au dessous, la devise ALLES MIT GOTTES HÜLFE; à droite et à gauche, deux anges, puis St-Georges et un autre personnage en habits sacerdotaux, peut-être St-Guillaume. A l'entour étaient les écus des cantons des Ligues. Des personnes âgées nous ont dit avoir encore vu dans leur enfance les derniers débris de ce riche vitrail. Au commencement du XVIII^e siècle, on voyait encore à la fenêtre du transept méridional, les armes de Neuchâtel, de Vaumarcus et de Bourgogne.

Les comptes du XV^e siècle font mention d'une horloge et des frais faits pour la gouverner.

Ce n'a été qu'à partir de la fin du XV^e siècle que la collégiale a possédé des orgues. Le *Chanoine anonyme* nous apprend que, grâce aux soins du chapitre, on put faire faire un orgue et le mettre dans l'église, « facta fuerunt et instaurata organa ecclesie. » Sa place occupa le devant de la galerie du porche, où sont les orgues actuelles. A la réforme, cet orgue fut démoli et transporté au château, d'où il sera allé orner quelque église du voisinage. En 1656 on plaça d'autres orgues et leur pose entraîna la destruction de la galerie en pierre du porche.

A la réforme, on mit en sûreté tous les objets de l'ancien culte qui avaient quelque valeur ; parmi eux se trouvaient entr'autres le chef de S^t-Guillaume, ceint d'une couronne semée de pierreries, et une multitude de reliques enchassées plus ou moins somptueusement, car nul autel ne pouvait être consacré sans reliques et l'on apportait tous ses soins à les enrichir. Ces objets furent envoyés, en 1549, par Georges de Rive, gouverneur du pays de Neuchâtel, à Epoisses en Bourgogne ; le châtelain de cette terre lui en donna un reçu en promettant d'en tenir bon compte au duc Claude de Guise, tuteur du duc François de Longueville, souverain du comté. On ignore ce qu'ils sont devenus. Il ne nous reste pas davantage vestige des autels, des tableaux, des stalles, de la chaire, etc. ; tous ces objets furent détruits et dilapidés en 1550. C'était l'année de la réforme.

Le souvenir des actes violents qui se commirent alors nous a été conservé, non seulement par ces mutilations et nos annales, mais aussi par une inscription en grandes lettres d'or sur fond bleu, que les protestants de l'époque placèrent sur la muraille en face du cénotaphe de nos comtes. La voici :

1530.

LE XXIII DOCTOBRE FVT OSTEE ET ABBATVE

LIDOLATRIE DE CEANS PAR LES BOVRGEOIS

Triste monument du zèle peu éclairé des partisans de la réforme, aussi bien que de l'ignorance dans laquelle le catholicisme avait laissé les peuples, et des abus criants qui s'étaient introduits dans l'église.

Il nous reste maintenant à terminer ce chapitre par l'examen du monument de nos comtes et l'étude de leurs statues, « quas opere precium est aspicere, » comme dit le *Chanoine anonyme*.

Le monument de nos comtes est le seul de notre église qui puisse trouver une place dans ce travail essentiellement archéologique.

Il occupe du côté de l'évangile la travée qui fait face au portail. Selon l'usage fréquemment suivi au XIV^e siècle, les figures et les ornements sont coloriés et les écus ont leurs émaux. Le monument porte sur sa base en anciens caractères peints l'année de son érection et le nom de son auteur avec la date de sa mort :

LUDOVICUS COMES EGREGIUS NOVICASTRIQUE DOMINUS HANC TUMBAM TOTAMQUE MACHINAM OB SUORUM MEMORIAM FABREFECIT ANNO M. CCC. LXXII.

OBIIT QUINTA DIE MENSIS JUNII ANNO DOMINI MILLESIMO. CCC. LXX. TERTIO.

Il a pour base, sur le devant, les deux côtés longs d'un cénotaphe placés l'un sur l'autre et chargés tous deux de six niches à arcades trilobées gothiques cantonnées dans un arc infléchi. Dans ces niches se trouvent des personnages que leur état avancé

de mutilation ne permet pas de reconnaître. Sont-ce des saints, des familiers du comte, ou des figures de fantaisie? c'est ce que l'on ignore. Le monument est couronné par deux gâbles en claire-voie chargés de trèfles et séparés par un meneau élevé surmonté des bars de Montfaucon et s'appuyant sur une œuvre moderne représentant le masque pleurant que l'on rencontre assez souvent au fronton des monuments funéraires. Ces côtés longs du cénotaphe appartenaient, à l'époque où le comte Louis érigea ce mausolée, à un autre tombeau, qui probablement occupait la même place; mais on ne sait rien sur les personnages qu'il renfermait; il est probable, toutefois, qu'au dessus étaient couchées les deux statues, un homme et une femme, qui sont aujourd'hui debout en face l'une de l'autre sous l'arcade aux angles du fond. Ces statues sont d'un travail beaucoup plus fini et ont des proportions plus grandes que les autres. Leur chevet est gardé par des anges; les pieds du comte reposent sur un lion. Nous nous représentons ces deux personnages couchés à côté l'un de l'autre sur leur cénotaphe, le mari au devant de l'enfeu, la femme dans le fond, le chef tourné à l'est. Tel était, selon toute vraisemblance, l'état primitif des choses. Ces deux statues, de même que les autres, sont en molasse, à l'exception de celles du fond, qui sont en calcaire jaune du pays, et qui ont été sculptées par un Bâlois nommé Moller.

On a cherché plusieurs fois à donner des noms aux personnages placés sur le cénotaphe, et pour y arriver, on s'est basé, non sur des documents authentiques, il n'en existe pas, mais sur la présence de certains détails, sur la tournure, la couleur et les vêtements des statues, l'expression et le caractère de leurs physionomies; on est allé jusqu'à expliquer l'absence de la statue d'un de nos seigneurs par de tristes souvenirs qu'il aurait laissés chez son peuple.

Nous pensons qu'on est allé beaucoup trop loin dans le domaine des assertions, et nous croyons rester davantage dans le vrai en disant qu'il n'est pas impossible que le comte Louis occupe le fond de la niche, qu'il ait à ses côtés ses deux premières femmes, Jeanne de Montfaucon et Catherine de Neuchâtel en Bourgogne, et un peu plus loin, à sa droite, sa propre sœur Catherine, qui fut mariée plusieurs fois. Nous reconnaitrons que les statues adossées à droite et à gauche du monument contre les piliers, sont celles de nos deux seigneurs de la maison de Fribourg, mais laquelle est celle de Conrad, laquelle celle de Jean, c'est ce qu'on ne peut dire avec une parfaite certitude; on a avancé que le premier de ces seigneurs était représenté avec ses chiens favoris, cela est encore possible; mais dans un temps où il était assez d'usage d'être accompagné de ces animaux-là, pourquoi Jean de Fribourg n'aurait-il pas eu les siens? Remarquons en outre qu'il semblerait naturel que Conrad, qui a régné le premier, eût choisi sa place dans la partie la plus rapprochée de l'autel, à la gauche du monument, soit à la droite de l'observateur, et son fils Jean, la sienne au côté opposé, et les mots du testament de celui-ci, «*Sepulturam meam eligo ante magnum altare subtus quam magnam lapidem que est magis prope de mea sepultura [statua, statura]*» peuvent aussi bien s'interpréter en faveur de la statue à droite que de celle à gauche, suivant que

l'on place *la grande pierre* qui est tout proche de la statue, au dessus ou au dessous des degrés du maître-autel. Ce que nous venons de dire des statues des Fribourg n'est à autre fin sinon à prouver qu'à l'égard de leur identité respective, il pourrait y avoir même quelque doute. La statue monochrome, au masque de marbre, soit celle qui est la plus rapprochée de l'abside, représente Rodolphe de Hochberg, dont les traits n'offrent aucune ressemblance avec ceux de la statue du même seigneur couchée sur sa tombe à Rôthelen.

Voilà tout ce que nous avons à dire sur ces divers personnages. Nous pourrions encore bien moins hasarder quelque hypothèse sur les six autres, que, nous le concevons parfaitement, l'on a pu prendre pour de simples cariatides, qui ne seraient là que pour la garde et l'ornement du cénotaphe; nous ne pouvons, en toute conscience, voir quelque mouvement, quelque expression dans leur visage, et l'on ne peut que deviner chez l'ouvrier l'intention d'avoir voulu donner à ses statues un air de contemplation et de béatitude.

L'état actuel où se trouve le monument ne permet guère à l'archéologue de prendre d'autres conclusions, surtout si l'on a égard aux déplacements et aux mutilations que les statues ont subies pendant plus de trois siècles. Le *Chanoine anonyme* qui écrivait cent ans après la mort du comte Louis, nous dit, en parlant de ce seigneur et de son monument: «Ibi jacet resupinus in medio aliorum.» A la fin du XV^e siècle, le comte Louis était donc encore couché sur son cénotaphe avec d'autres. Lesquels? Quand et pourquoi l'a-t-on mis sur son séant et où l'a-t-on remplacé? C'est ce que nous ignorons. Que l'on se reporte encore avant 1840, et que l'on se rappelle l'état de dégradation dans lequel trois siècles de mutilations successives avaient laissé ce monument; c'était un véritable chaos de fragments de têtes, de troncs et de membres, jetés pêle-mêle comme des os dans un charnier, et il a fallu toute l'habileté de l'artiste restaurateur pour assembler de nouveau toutes ces pièces dispersées et les remettre en place tout en en substituant de nouvelles à celles qui avaient disparu ou qui étaient trop endommagées. Nous le répétons, quelque bien entendue qu'ait pu être la restauration du monument que nous avons suivie avec beaucoup d'intérêt pendant bien des mois, jour par jour, il est impossible d'être assuré, vu l'état de dégradation où il était, que rien n'ait été omis, que tout ait été remis parfaitement en place et que l'on ait conservé partout les couleurs et les émaux. On ne peut surtout pas vouloir juger de l'expression des figures, quand l'artiste a dû leur inventer des nez, des yeux et des mentons [*Musée I*, p. 525].

En admettant pour un moment que ces statues de l'ancien chesaul sont celles de Rodolphe II, de Varène de Kibourg, de Berthold, de Richense, d'Ulrich d'Arberg, de Varène de Nidau, d'Amédée, de Rollin, de Louis, de Jeanne de Montfaucon, de Catherine de Bourgogne et de Catherine, sœur du comte Louis, on cherche naturellement à se rendre compte de lacunes existantes et de la préférence accordée à plusieurs de ces seigneurs sur d'autres qui auraient parfaitement pu prétendre à une place dans le cénotaphe. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, Ulrich II, fondateur et bienfaiteur de notre église, le

premier de nos seigneurs qui ait fixé d'une manière permanente son domicile à Neuchâtel; Berthe, sa compagne, qui l'a secondé dans ses pieux desseins, puis Rodolphe III, trisaïeul du comte Louis, et Ulrich IV, son bisaïeul, avec leurs femmes.

C'est à cette Berthe que l'on rapporte communément cette inscription qui se trouvait jadis dans l'abbaye des Bénédictins de S^t-Jean-de-Cerlier.

Hac pausant fossa Berthe feliciter ossa.
Spiritus ad sedes transeat helisias.

D'après l'examen que nous venons de faire du monument de nos comtes et en l'absence d'autres documents, il ne nous semble pas possible de donner, avec quelque apparence de certitude, des noms à la majeure partie de ces statues. C'est un inconvénient qu'il faut subir plutôt que de s'exposer à pécher contre la vérité historique.

CHAPITRE II.

AGE.

On a déjà beaucoup controversé sur l'âge et la personne des fondateurs de la collégiale, et notre dissertation sur ce sujet ne sera sans doute pas la dernière; nous le désirons même, et nous appelons de nos vœux tout ce qui pourra rectifier notre travail et jeter quelque nouvelle lumière sur les origines et l'histoire du monument qui nous occupe.

On n'a été jusqu'ici d'accord que sur un seul point, c'est que notre église a été fondée par un Ulrich et une Berthe.

L'auteur cité par nos historiens sous le nom du *Chanoine anonyme* [très-probablement J. Du Bosco, † 1505], est le premier qui nous ait parlé de notre église comme édifice [nous regrettons vivement que sa chronique, déposée aux archives du prince, ait été publiée il y a quelques années avec si peu de soin et de respect pour les œuvres d'autrefois]. Ce chanoine, parfaitement bien placé pour puiser aux sources et pour écrire, puisqu'il était membre du chapitre de la collégiale et son chroniqueur, nous paraît avoir eu les qualités que l'on peut désirer chez l'historien, connaissances, jugement, impartialité; il est en outre profondément pénétré de l'utilité de l'histoire. Laissons-le parler sur ce point en citant le texte original : « Hystoria est testis temporum, lux veritatis, via memorie, magistra vite, nuncia vetustatis; hanc enim vim habet hystoria quod simul et mortuos reddat vivos, et qui vivunt et sint harum rerum studiosi faciat doctiores. Omnium quidem etatum, omnium principum, omnium populorum, omnium hominum dicta, facta, nomina deperissent oblivione, prorsus nec vetustatis esset ulla noticia, ni eam presidio suo que scripta est hystoria conservasset. » Puis, abordant son sujet, il ajoute : « Quapropter quoad potui recollegi hinc inde quidquid inveni ex anti-

quorum libris et cronicis saltem quod ad ecclesiam nostram attinet. Sed de tempore foundationis ejusdem nichil, proh dolor! attingere valui, nam sepenumero oppidum Novi Castri fuit incendiis diversis adustum et pene in cineres redactum.» Cette dernière idée est traduite ailleurs par ces mots : « Nam sive incendio [1249, 1269, 1450], ruina longi temporis, sive bellorum incurso [1249] annales nostri perierunt. »

On fixe l'âge d'un édifice d'après les documents qui s'y rapportent et son style architectural. Nous emploierons l'un et l'autre de ces moyens.

Le document le plus curieux est l'inscription qui se lisait jadis autour du tympan du grand portail méridional. Ses mots étaient la traduction de l'acte figuré au dedans du demi-cercle et représentant sur un siège élevé la vierge Marie, à sa droite et à sa gauche un homme et une femme plaçant tous deux sur les genoux de la mère de notre Seigneur une église dont ils lui offraient la dédicace, sujet que l'on rencontre assez fréquemment sur les portails. Cette inscription n'existe plus; nous avons vu plus haut qu'elle avait disparu en 1672. Si nous la possédions encore, bien des doutes seraient levés sur la manière de la lire et de l'interpréter. Estimons-nous toutefois heureux que le *Chanoine anonyme* nous l'ait conservée et nous permette aujourd'hui de la soumettre en fac-simile à nos lecteurs [Pl. II]. A défaut de l'inscription elle-même, il est parfaitement clair que, de préférence à des copies postérieures, l'on doit donner foi au document le plus ancien qui l'a reproduite, alors surtout que son auteur, qui vivait au milieu des traditions, donne des garanties de savoir et de fidélité. Nous reviendrons plus tard sur cette inscription, la manière de la lire et de l'interpréter; pour le moment, nous la reproduirons telle qu'on la rencontre chez nos historiens.

Jonas Barrillier [† 1620], dans ses *Monuments parlants* [Musée I, p. 22]:

Respice virgo pia me Bertha Scamaria et simul Ulric. it. fugiens inimic. dat domus honoris v. facientibus et paradisum.

Les *Mémoires sur le comté de Neuchâtel* [II, p. 52], publication faite sur une copie, l'original étant égaré :

Respice virgo pia me Berth sta Maria
Et simul Ulric que it fugiens inimic
Da domus honoris id faciendibus et parad.

Les *Annales de Boyve* [ouvrage manuscrit].

Respice virgo pia me Bertha sta Maria
Et simul Ulricus qui it fugiens inimic :
Da domus honoris id facientibus et paradisum.

Le *Mémoire sur la collégiale* dans le *Geschichtsforscher* [VI, p. 165].

Respice virgo pia me Berthā
Scā Maria et simul Ulricus it
Fugiens inimic dat dom⁹
Hris v facientib⁹ et paradisū.

La *Description de la mairie de Neuchâtel* [p. 54].

Respice virgo pia me Berth : sca Maria

Et simul Ulrich, it fugiens inimic.

Da dom honoris id facientibus et paradisi.

L'auteur de l'*Histoire de Neuchâtel et Valangin* [p. 42].

Respice virgo pia me Berth sta Maria

Et simul Ulric it fugiens inimic

Da dom honoris id facientibus et parad.

Quelque habitué que nous soyons au style de la basse latinité, il nous a été impossible de nous rendre un compte raisonnable et satisfaisant de cette inscription, et nous chercherions encore à en deviner le sens, si le *Chanoine anonyme* n'était venu à notre secours en nous produisant un meilleur texte. Celui qu'il nous donne, nous montre d'abord que l'inscription est composée de trois vers hexamètres dont la scansion est parfaite, si l'on veut en excepter toutefois celle du troisième pied du premier vers dont l'arsis est bref au lieu d'être long, licence que du reste l'on retrouve chez les auteurs classiques; nous voyons ensuite que ces vers sont léonins et que la première syllabe du troisième pied du vers doit rimer avec la dernière. Ces données facilitent beaucoup le rétablissement de l'inscription, et par conséquent son intelligence. Nous avons à signaler toutefois deux fautes dans le texte du *Chanoine* : la première, c'est qu'au lieu du second *virgo* dans le premier vers, il faut lire *sancta*; il est évident qu'il n'a pas été dans l'intention de l'auteur de qualifier deux fois la vierge Marie de *virgo*, et que les deux derniers mots du vers étaient *sancta* ou *sta Maria*, mots que l'on doit nécessairement admettre pour expliquer l'erreur dans laquelle sont tombés ceux qui les interprétaient par *Samaria* ou *Samarie*. La seconde faute est le résultat d'un lapsus plumæ; elle est dans le mot *fugiens*, qu'il faut sans nul doute lire *fugient*; en effet, le pronom relatif veut un temps du verbe autre que le participe présent; il en requiert un qui s'accorde avec le sujet. Cette troisième personne nous prouve ensuite que ceux qui fuient sont au nombre de deux. Enfin, nous ajoutons qu'au lieu de *sit*, il faut lire *sic*; on sait assez que le *t* et le *c* ne présentent souvent aucune différence de forme dans l'ancienne écriture. En tenant compte de nos observations, on aura les vers suivants, qui, sous le rapport de l'intelligence, ne laisseront plus rien à désirer, bien que la latinité ne soit pas des meilleures. [Pl. II.]

RESPICE, VIRGO PIA, ME BERTHAM, SANCTA MARIA,

ET SIMUL ULRICUM, QUI SIC FUGIENT INIMICUM!

DAT DOMUS HEC USUM FACIENTIBUS ET PARADISUM.

S'il faut réellement lire *qui fugient*, le fait de la fuite doit s'appliquer à Ulrich et à Berthe, et non à l'un ou à l'autre seulement, et ainsi tombe l'opinion de ceux qui, suivant le besoin de la cause, lisaient au singulier *qui* ou *que*. Ainsi, par exemple, Jonas Barrillier et Boyve supposent la reine Berthe de Bourgogne fuyant devant les troubles qui régnaient en ses terres, et lui font choisir, pour lieu de refuge, celles du comte Ulrich de Neuchâtel; et l'auteur du mémoire imprimé dans le *Geschichtsforscher* [p. 469] voit dans le fuyard ce même seigneur se soustrayant à la vindicte des moines de Hauterive, aux biens desquels il aurait voulu porter atteinte, fait dont l'histoire ne dit pas un seul mot.

Une chose nous surprend, c'est que personne n'ait eu l'idée de prendre le mot *inimicum* dans l'acception biblique, pour le diable, l'*ennemi*, sens qu'a très-souvent ce mot au moyen-âge, comme dans ce vers cité par Ducange, où il est également question d'une Berthe :

Permansit felix seculo dum vixit in isto;

Non inimicus eam vincere prævaluit.

Or voici, selon nous, le sens tout simple et le seul de cette inscription dans laquelle les fondateurs font valoir le mérite de leurs œuvres et prient pour l'âme des fidèles :

« Benoîte et sainte vierge Marie, jette un regard propice sur nous Ulrich et Berthe qui te dédions ce temple; qu'il nous protège à jamais contre les atteintes de l'ennemi, et que le ciel soit aussi le partage de ceux qui le fréquenteront! »

Mais quel est cet Ulrich et quelle cette Berthe? C'est ce que nous allons examiner. Disons d'abord que plusieurs de nos chroniqueurs anciens et modernes se sont trop laissés mouvoir par un zèle déplacé pour l'honneur de leur église; c'est ainsi que nous les voyons, travaillés par ce sentiment, exhumer tous les Ulrich et toutes les Berthe marquants du moyen-âge, et chercher à appliquer aux uns ou aux autres la qualité de fuyards pour leur faire trouver un refuge dans notre ville que l'on tient à illustrer par leur présence.

Première opinion. Du temps du *Chanoine anonyme*, on disait déjà que la Berthe dont il est fait mention sur le portail, était la mère de Charlemagne, et qu'on lui attribuait aussi la fondation de l'église de Payerne et de Romainmôtier; mais notre auteur ne s'arrête point à cette idée, et personne ne l'a reproduite depuis. On a confondu et l'on confond encore souvent en France cette Berthe *au grand pied* avec la mère de Conrad le Pacifique.

Seconde opinion. D'après celle-ci, Berthe, reine de Bourgogne, fuyant devant une émeute qui avait éclaté dans ses états, serait venue se réfugier à Neuchâtel chez le comte Ulrich, en compagnie d'un sien oncle, Ulrich, évêque d'Augsbourg, et y aurait fondé un temple qui fut consacré par ce dernier.

Il manque de preuves à chacune de ces assertions. Les historiens se taisent sur cette émeute et sur cette fuite; de plus, il n'y avait alors ni comté, ni comte de Neuchâtel, partant point d'Ulrich, et la *Vita sancti Udalrici, Augustensis episcopus*, écrite par un contem-

porain, ne fait aucune mention du passage ou du séjour de cet homme d'église dans notre pays; elle se borne à dire en quelques mots, que cet évêque, recherchant les lieux saints, vint en 940 à S^t-Maurice d'Agaunes, et obtint de Conrad, roi de Bourgogne, d'emporter avec soi les reliques d'un martyr de la légion thébaine. Pour appuyer leur opinion et l'accommoder au système, ses partisans ont voulu apercevoir dans le dessin au dessus du portail une couronne de reine sur la tête de Berthe, et des habits sacerdotaux sur les épaules de S^t-Ulrich, une mitre sur son chef et une crosse dans ses mains; puis, afin de faire jouer à Berthe le rôle principal dans ce drame, on a jugé convenable de la placer en avant et de lui faire présenter seule l'église, tandis qu'on a relégué S^t-Ulrich sur l'arrière-scène. Nous doutons fort, quant à nous, de l'exactitude de ce tableau, et nous ne concevons pas aisément que dans une sculpture aussi ancienne et de quelques pieds de surface, on ait pu représenter tous ces objets de sorte que, 700 ans après et malgré diverses mutilations, il n'ait pas été possible de se méprendre sur leur caractère; on ne rencontre que trop souvent des observateurs qui se contentent d'un coup-d'œil et dont les erreurs deviennent par la suite des preuves pour le vulgaire et quelquefois des embarras pour l'archéologue. La seule chose que l'on puisse admettre dans cette sculpture, c'est qu'elle représente, comme nous l'avons vu, la vierge Marie, ayant à sa droite [à la place d'honneur] un homme, et à sa gauche une femme, faisant tous deux la présentation du temple qu'ils lui dédient. C'est aussi l'expression en gros du dessin que nous en a conservé Jonas Barrillier, et que nous avons figuré, bien qu'en dimensions des plus exigües, sur le portail de l'église. Cette scène est du reste reproduite en fresque au dessus du monument des comtes, et bien que les couleurs en soient notablement affaiblies, on voit cependant sous un jour favorable l'attitude respective des trois personnages, et entr'autres Ulrich couvert d'un vêtement bleu-de-ciel, couleur qui n'est guère celle de l'habit d'un évêque officiant [*Musée*, p. 25, note]. Un auteur nous rapporte que le chancelier Hory avait cru apercevoir l'année de la dédicace en un coin de la susdite inscription, portant, lui semblait-il, le millésime 947. Nous doutons de ce fait, parce qu'il n'était point d'usage de marquer les dates sur les édifices de l'époque, et nous en doutons même malgré la citation que l'on fait du manuscrit « du sage et véridique chanoine Bailods » [l'énigmatique et l'introuvable], d'après lequel le cartulaire du chapitre rapportait la construction de la collégiale à la reine Berthe de Bourgogne, cartulaire qui ne peut être que le manuscrit déjà cité et déposé aux archives, portant pour titre au dos : « *Chapitre de Neuchâtel*; » or, ce cartulaire dit seulement, en note écrite d'une main postérieure à celle du *Chanoine anonyme*, « legitur in antiquissimo psalterio, quod domina Aleburgis fuit uxor Ulrici [Novi Castri scilicet domina], prima hujus canonicatus fundatrix fuit beata;.... fertur tamen vulgo quod erat regina Burgondie... » Car alors, comme aujourd'hui, le peuple attribuait tout ce qui était ancien à la reine Berthe. Mais quelle probabilité y a-t-il que celle-ci ait fondé une église collégiale dans un simple fort, car Neuchâtel n'était alors que cela, et à une époque où pendant nombre d'années successives les Hongrois et les Sarrazins firent des incursions incessantes dans la partie du royaume de Bourgogne que nous habitons? Et

notre église aurait traversé saine et sauve les temps des guerres entre Conrad le Salique et Othon de Champagne [1055], tandis que l'histoire nous rapporte que l'empereur, après avoir été arrêté par la rigueur de la saison devant Morat et Neuchâtel, attaqua derechef l'année suivante toutes les villes occupées par son compétiteur, et les dévasta de fond en comble par le pillage et l'incendie, « *urbes ejus rapina et incendio funditus evertit.* »

Troisième opinion. D'après celle-ci, la Berthe en question aurait été la femme de l'empereur Henri IV, obligé par *ses ennemis* de se réconcilier avec le pape et de partir à cet effet pour l'Italie au cœur de l'hiver; « ne pouvant tirer le droit chemin à cause de la rigueur de la saison, il passa par Neuchâtel où il laissa l'impératrice avec Ulrich, abbé de St-Gall, qui avait été déposé par le pape pour avoir tenu le parti de l'empereur, » et ce serait alors que cette Berthe aurait fondé la collégiale. Encore ici, absence totale de preuves. Quant à l'empereur, les chroniques nous racontent qu'il partit de Spire avec sa femme seulement, et qu'il ne se fit suivre par aucun personnage de marque, qu'il vint à Besançon où il célébra les fêtes de Noël, traversa la Bourgogne qui lui était toute dévouée, passa par la Savoie et entra par la vallée d'Aoste en Italie où il arriva peu de semaines après son départ.

On se demande après cela comment Berthe aurait pu, dans les conjonctures où elle se trouvait avec son mari, réduit à un état voisin de la pauvreté, songer à venir de Besançon à Neuchâtel, s'y arrêter et fonder non pas seulement une église, mais une collégiale; qu'était donc Neuchâtel pour attirer les regards d'une impératrice et l'engager à y fixer son séjour? une forteresse en ruines de peu d'étendue qui avait été démantelée, une ville qui avait été ravagée par le pillage et l'incendie quarante ans auparavant par Conrad le Salique. Que l'on n'oublie pas en outre que l'hiver de 1076 à 1077 fut extrêmement rude, « *hiems continua, nivosa et asperrima fuit, adeo ut Renuis glacie calcabilis extiterit meantibus,* » disent les annalistes. Est-il donc probable que dans des circonstances pareilles, Berthe l'impératrice ait fondé notre collégiale? Mais voici un fait qui détruirait tout doute à ce sujet, si l'on pouvait en conserver, c'est que tous les chroniqueurs contemporains [v. Pertz] qui parlent du voyage de l'empereur, le disent accompagné de Berthe, et racontent une multitude de faits qui se rapportent à cette impératrice, ainsi, par exemple, sa réception à la cour de sa mère en Savoie, les maux de tout genre qu'elle eut à supporter au passage des Alpes à cause du froid extrême et de l'abondance des neiges, son arrivée en Italie, etc.

Quant à Ulrich, abbé de St-Gall, c'est évidemment encore un personnage introduit pour le besoin de la cause. Les biographes ne disent pas un mot d'un voyage qu'il aurait fait à l'est, fixent à 1076 l'époque de sa mort et lui donnent en la même année Luthold pour successeur.

Quatrième opinion. D'autres attribuent à un de nos seigneurs la fondation de Notre-Dame [nous reviendrons tout-à-l'heure sur ce sujet], et lui donnent pour femme une

Berthe de Samarie, qu'ils appellent ainsi parce que Ulrich qui s'était croisé l'aurait ramenée de la Terre-Sainte. Il n'est pas besoin de dire que cette opinion n'a d'autre fondement qu'une lecture défectueuse des deux derniers mots du premier vers de l'inscription; d'ailleurs, comme le dit dans son piquant et naïf langage l'auteur des *Mémoires sur le comté*: « Quand bien on lit en divers manuscrits et compilations qu'on baptise du nom d'histoires, que la dite Berthe était une princesse de Samarie, on n'est tenu d'y croire sans autres titres ni documents, qui me sont entièrement inconnus, n'ayant jamais lu ni ouï dire, que sur les vieilles ruines samaritaines se fût élevée une seigneurie, comté ou principauté avec demoiselles à marier. »

Cinquième opinion. Une note du XVI^e siècle écrite en marge du *Chanoine anonyme*, mais non de sa main, dit que ce fut une Aleburgis qui fut la fondatrice de Notre-Dame. Ce personnage est entièrement inconnu dans notre histoire, et comme l'on nous rapporte qu'elle était femme d'Ulrich, seigneur de Neuchâtel, nous pensons qu'elle doit être la même que Berthe, d'autant plus qu'il y a peu de noms qui aient pris autant de formes que celui-ci; c'est ainsi qu'on le retrouve écrit Berahta, Berichte, Brehte, Prehta, Beatrix, Biautrix, Vredeling, etc.

Sixième opinion. Une dernière manière de voir et cette manière de voir est la nôtre, fait d'Ulrich, comte de Neuchâtel, et de Berthe sa femme, les fondateurs de notre église. Cette opinion était déjà celle du *Chanoine anonyme*, qui, après avoir exposé et rejeté celles qui couraient de son temps, dit, « fama communis est quod Bertha quedam nobilissima domina hanc ecclesiam a fundamentis erexerit et suis facultatibus dotaverit, » et appelle les seigneurs de Neuchâtel, « fundatores et patroni hujus insignis ecclesie beate Marie virginis, in cujus choro hac de causa elegerunt sepulturas suas ante magnum altare. » Jean de Cueve, l'annotateur marginal du *Chanoine anonyme*, exprime la même idée dans des termes semblables.

L'auteur du *Mémoire sur la collégiale* se range à cette opinion, seulement, il est dans l'embarras au sujet du *fugiens inimicos*, nuls actes, dit-il, n'éclaircissant le fait de cette fuite.

Jonas Barrillier aurait en définitive cette [même manière de voir, n'était qu'Ulrich est nommé *fugitif*, et qu'on donne à Ulrich une Berthe pour femme. Il ignorait, quant à ce dernier point, ce qui est aujourd'hui un fait diplomatiquement établi.

Les *Mémoires sur le comté de Neuchâtel* qualifient l'opinion que nous partageons, d'erreur, « de pauvreté qu'il faut une bonne fois détruire, d'autant qu'elle dérobe mal et méchamment à notre collégiale plusieurs cents ans d'antiquité. »

Cette espèce d'anathème ne nous arrêtera pas dans la marche de nos investigations, car la question n'est point ici de reculer l'âge de notre église, mais de rendre à César ce qui lui appartient; nous ne pensons pas d'ailleurs porter atteinte à l'illustration d'origine de Notre-Dame à mesure que nous en attribuons la fondation aux seigneurs de Neuchâtel.

Le premier acte qui fait mention de notre église est de 1185; nous y voyons un Pierre, prévôt, et cinq chanoines : maître Denys, Conon, Ulrich de la Tour, Jacob et Bourcard. En 1189, Nicolas, chanoine. En 1196, maître Guillaume et Albert, chanoines, etc. En 1185 l'église était donc fondée, et il nous paraît assez vraisemblable qu'elle ne fut desservie d'abord que par six chanoines, et que ce n'a été que plus tard, au commencement du XIII^e siècle, que leur nombre fut doublé. Notre-Dame de Neuchâtel a-t-elle été fondée long-temps avant 1185? nous ne le pensons pas, et voici pourquoi : C'est un fait constant que dans les actes l'on faisait en général intervenir nombre de témoins, que l'on cherchait ces témoins autant que possible dans le voisinage en vue d'éviter les déplacements et les frais qui en résultaient, et enfin que, dans l'énumération, les hommes d'église occupaient le premier rang. Si donc dans une série d'actes importants passés avant 1185 nous ne trouvons la mention d'aucun chanoine, nous pouvons en inférer avec toute vraisemblance que l'église collégiale n'existait pas encore. Citons :

A^o 1149. Ulrich, celui que nous estimons être le fondateur de Notre-Dame, transige au sujet de certains biens avec l'abbaye d'Hauterive. Témoins : deux chanoines de Lausanne et le prieur de Payerne. Cet acte est laudé, « apud Novum Castrum, » par Berthe, femme d'Ulrich ; il n'y a point de témoins gens d'église.

A^o 1154. Ortlieb, évêque de Bâle, vient à Neuchâtel, pour vider une contestation qui s'était élevée entre l'évêque de Lausanne et l'église de Bâle. Figurent dans cet acte les gens d'église ci-après : Arduic, évêque de Genève ; Narduin, abbé de Montbenoît ; Landuin, doyen de Besançon ; Ermenrad et Gérold, doyens de Lausanne ; Lambert, chapelain de Pont, chanoines de Besançon et de Lausanne ; l'abbé de Hauterêt, celui de Hauterive, le prieur de St-Paul de Besançon, celui de St-Maire à Lausanne, le prévôt de Moutier-Grandval. L'acte est passé « apud Novum Castrum supra lacum. »

A^o 1166-1175. Rembaud, de Neuchâtel, abandonne ses prétentions sur la terre de Pierre d'Epagnier ; l'acte est probablement passé à Hauterive : témoins ecclésiastiques, l'abbé et un moine du couvent ; les autres témoins sont des laïques au nombre de douze, « omnes de Novo Castro. »

A^o 1177. Landric, évêque de Lausanne, concède à Fontaine-André plusieurs dîmes : l'acte est passé à Bellelai ; il n'y a pour témoins que des clercs : l'abbé du Lac-de-Joux, celui de Bellelai, le prieur du Lac, celui de Fontaine-André, un chanoine de Bellelai, un de Moutier-Grandval, le doyen de l'église de Lausanne, le chapelain de Colombier.

A^o 1179. Ulrich et Berthe, les mêmes que plus haut, donnent à Fontaine-André du bois pour construire une grange : les témoins sont les abbés du Lac-de-Joux, de Bellelai, de Humilimont, le prévôt de St-Imier, et Henri, chapelain du comte Ulrich.

Voilà certes des actes dans lesquels on aurait lieu de s'étonner de ne pas voir figurer comme témoins des chanoines, s'il y avait eu réellement alors une église collégiale à Neuchâtel. A la rigueur, on pourrait concevoir que, par une chance toute remarquable, on eût perdu les diplômes où sans doute les chanoines étaient rappelés ; mais comment expli-

quer l'absence de tout titre relatif aux biens de l'église? car enfin plus vous donnez d'âge à la collégiale et plus elle a été l'objet de donations, plus elle a eu aussi à administrer, à acheter, à vendre, à échanger, etc.; eh bien, nous n'avons trouvé nul vestige de tout cela dans les centaines de chartes antérieures au XII^e siècle que nous avons rencontrées dans nos archives et celles de l'étranger. N'aurait-on pas lieu surtout de s'étonner de ne pas voir figurer dans ce titre de 1179 des chanoines, tandis que l'on va requérir comme témoins un prévôt étranger et un simple chapelain de Neuchâtel, et alors que l'acte était assez important pour que l'on appelât à sa passation trois abbés du dehors?

D'après ce qui vient d'être dit, nous pensons pouvoir fixer entre 1179 et 1185 [année où pour la première fois l'on rencontre des chanoines de Neuchâtel], l'époque approximative où notre collégiale a pu être livrée à sa destination, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût complètement achevée. Ulrich ayant régné de 1147-1190, il n'est pas étonnant dès-lors, que lui et sa femme soient qualifiés de fondateurs, non seulement par nos chroniques, mais par des titres; nous avons cité les premiers, voici les seconds :

Berthold, prévôt de Neuchâtel, et le chapitre de ce lieu font [1209] une donation pour le salut de l'âme des fondateurs, « pro remedio anime fundatorum ejusdem ecclesie videlicet nostre Novi Castri atque bone memorie Uldrici quondam domini Novi Castri et Berthe uxoris illius, Rodulfi, Uldrici et Bertholdi nunc prepositi, filiorum comitis, » et dans l'obituaire de Fontaine-André, nous lisons sous la même date : « Commemoratio domini Uldrici quondam domini Novi Castri et Beatricis uxoris illius, Rodulphi, Uldrici et Berthodi prepositi ecclesie Novi Castri, filiorum dicte ecclesie fundatorum, pro remedio animarum quorum fundatorum. »

Les historiens sont d'accord sur ce point, c'est que ce fut ce même Ulrich qui vint le premier fixer sa demeure à Neuchâtel et en prit invariablement le nom; n'est-il pas dès-lors tout naturel de penser qu'il tint à avoir dans le lieu de sa nouvelle résidence une église digne du rang de son fondateur, une église plus belle que celle alors existante, qui probablement occupait déjà le sol de la collégiale actuelle, et qui, la chose n'est pas impossible, bien qu'on n'en ait nulle trace, avait reçu de divers des marques de libéralité employées dès-lors sans doute dans l'intérêt de la nouvelle construction.

Une charte de 1195, postérieure ainsi de quelques années à la mort d'Ulrich, fait l'énumération de ce que possédait alors justement et canoniquement la collégiale : le sol sur lequel elle est bâtie, la dime de Neuchâtel, la collature de deux églises, celle d'Arins et de Fenin; des vignes à Neuchâtel, à Serrières et des terres à Peseux, Marin, Fenin et Boudevilliers. Maintenant, si l'on admet que les fidèles aient fait quelques dons à l'église et qu'Ulrich et Berthe lui aient fait assez de largesses pour être appelés ses fondateurs, on est à se demander, s'ils ne l'étaient pas réellement, ce qu'avaient donc fait pour l'église de Neuchâtel une impératrice Berthe, ou avant elle une reine de même nom, qui lorsqu'elle donnait, le faisait de manière qu'on n'en perdit pas mémoire au bout de quelques siècles?

En 1195, le pape Célestin III ratifie ces possessions dans un acte, qui semble porter l'empreinte d'une première confirmation; il est adressé « dilectis filiis Petro preposito et canonicis

ecclesie sancte Marie de Novo Castro tam presentibus quam futuris, » et les mots « *in qua divino mancipati estis obsequio* » prouvent que les chanoines étaient alors en pleines fonctions; Henri VI, roi des Romains, confirma également en 1197 à notre église la possession de tous les biens qui lui avaient été conférés et qui dépendaient de lui et de l'empire.

On a fait l'observation que Berthe étant nommée la première dans l'inscription devait nécessairement être d'un rang plus élevé que son compagnon Ulrich, et c'est ce qui a fait chercher sa personne dans une reine et une impératrice; mais cette disposition des mots peut être due à toute autre cause. Qu'y aurait-il d'in vraisemblable, par exemple, que Berthe eût fait vœu à la Vierge de lui dédier un temple si son mari revenait sain et sauf de son expédition en Terre-Sainte [1147]? Ou bien, s'il y a préséance, serait-elle un acte de courtoisie du mari de Berthe? On pourrait encore faire bien d'autres suppositions tout aussi légitimes, mais quant à nous, nous croyons tout simplement qu'il n'y a eu aucune intention dans cette disposition des noms, et que l'auteur de l'inscription les a placés comme il a pu le faire le plus facilement pour le vers et la rime. Quoi qu'il en soit, et par les motifs indiqués plus haut, nous ne pensons pas que l'on puisse attribuer cette inscription à d'autres qu'à Ulrich et à Berthe, seigneur et dame de Neuchâtel.

Si nous nous reportons aux premiers siècles de l'histoire de notre ville, nous n'y rencontrerons qu'un petit *burgum* avec les hommes, ministériaux et serfs, chargés de sa garde et de sa défense; or, une collégiale n'était pas faite pour une pareille localité et pour un tel ordre social; sa fondation devait coïncider avec une résidence du seigneur, avec un agrandissement du bourg, avec la liberté; or, les premiers affranchissements ne datent pas de notre charte de 1214; cette lettre n'a guère fait que de constater un état de choses existant, car un peuple ne passe pas subitement du servage à la liberté. Si cela est vrai en soi, cela est vrai encore dans le cas particulier; en effet, nous signalons déjà dans la seconde partie du XII^e siècle des hommes autres que des ministériaux et des serfs, c'est ainsi que nous trouvons dans un diplôme sans date, mais de 1166 à 1175, des rudiments d'une administration communale, un maire, un sautier et des hommes libres, car il fallait l'être pour être témoin à la passation d'un acte. « *Cono maritus Ebralde, Cono Filiaster, Uldricus Baset, Cono filius Nocheri, Giraldus de Anes, Hugo de Viviers, Manegoldus maior, Uldricus psaltiers, Cono, Rainaldus Rufus, omnes de Novo Castro.* » Ces noms seuls indiquent que ce ne sont pas des serfs. Un autre acte [1185] est passé, « *presentibus etiam majoribus et sapientioribus burgensibus de Novo Castro.* » On voit que la vie commençait à poindre dans l'état et que nos seigneurs étaient déjà animés du désir de jeter quelque lustre sur leur château et leur ville en augmentant le bien-être et la félicité de leurs sujets [« *castrum et villam nostram de Novo Castro cupientes ad augmentum et statum felicem devenire,* » charte de 1214]. La construction d'une nouvelle et belle église était en harmonie avec ces idées, et nous aimons à nous représenter le seigneur et ses sujets travaillant à l'envi à cette œuvre sainte. Qui sait même si la liberté ne fut pas, ici comme ailleurs, le prix des services rendus, ce qui explique comment dans certains lieux de vastes églises ont été construites avec une

prodigieuse célérité. Et l'on ne craignit pas de faire ce temple plus vaste que ne le requérait alors la population de la ville, parce qu'on lui prévoyait un avenir.

Il est vraisemblable que maître Guillaume, à qui le seigneur de Neuchâtel avait confié l'éducation de ses enfants et qui devint plus tard son chapelain et son commensal, prit une part active à la construction de l'église, et c'est probablement pour cela, aussi bien que par ses mérites et la sainteté de sa vie, que les Neuchâtelois l'ont placé de leur chef au rang des saints. On doit vivement regretter que la légende de maître Guillaume citée par le *Chanoine anonyme* soit perdue; d'autre part, nous avons été assez heureux pour retrouver ses traits dans une ancienne fresque de la chapelle de Tourbillon en Valais; espérons que l'un de nos artistes se fera quelque jour un plaisir de les reproduire sur la toile. Qui sait si ce saint homme, anglais d'origine, n'appartenait pas comme tant de ses compatriotes à cette milice papale qui, suivie de missionnaires, prenait au nom du chef de la chrétienté possession de l'Europe et signalait chaque conquête en arborant pour drapeau la construction d'une église? On n'ignore pas quelle fut l'action du clergé sur l'art monumental, et l'on sait qu'il a compté parmi ses membres une multitude, non seulement d'architectes, mais de sculpteurs et de maçons. Nous lisons dans l'obituaire de Fontaine-André sous la date du 17 des kal. de juillet: [sans année] « Ob. frater Otto, abbas, socius sancti Williermi de Novo Castro, qui construxit claustrum hujus ecclesie. » Le *qui construxit* se rapporte-t-il à S^t-Guillaume ou à Othon, et le *claustrum hujus ecclesie* à l'abbaye de Fontaine-André ou à la collégiale de Neuchâtel? Le Guido ou Wido dont le nom se trouve ci et là incrusté sur les pierres des assises inférieures de l'église [X, 165], ne serait-il pas le même que Othon?

La fête de la dédicace de Notre-Dame se célébra à partir de 1276 à l'octave de la Toussaint [8 novembre]; il paraît que la concurrence d'une autre fête avec celle-ci occasionna le déplacement de cet anniversaire.

Avant la fondation de la collégiale, Neuchâtel devait, comme nous l'avons dit, avoir une église; car bien que nous n'en trouvions nulle trace, il est impossible d'admettre que la population du bourg ait vécu sans secours religieux. L'acte le plus ancien qui fasse mention de Neuchâtel est de 1044. Le dernier roi de Bourgogne donne entr'autres à son épouse, « *Novum castellum, regalissimam sedem, cum servis et ancillis suis et omnibus appendiciis.* » Si par *regalissima sedes* on doit entendre une résidence royale, il devait y avoir évidemment un oratoire privé dans le château; mais indépendamment de ce lieu de prières les habitants du *burgum* avaient sans doute pour leur usage une chapelle que nous plaçons sans hésiter dans l'endroit le plus élevé de la ville, et probablement sur le lieu où est aujourd'hui la collégiale. Les guerres entre Conrad le Salique et Othon de Champagne ont sans doute ruiné l'une et l'autre de ces chapelles; mais le fléau passé, l'une d'elles au moins a dû se relever pour les besoins des habitants; l'évêque Ortlieb n'aurait pas, en 1154, transporté son tribunal à Neuchâtel s'il n'y avait pas eu quelque lieu de prière et d'adoration. Ce lieu dut n'être alors qu'une chapelle; aussi voit-on de temps à autre dans les actes un *capellanus*, mais jamais un *curatus* ou *plebanus*. Ce chapelain devint plus tard le procureur

général du comte; car outre les fonctions cléricales qu'il remplissait sans doute dans la chapelle du bourg et dans l'oratoire privé du seigneur, il était chargé de l'éducation de ses enfants et du soin de ses domaines. Lorsque la collégiale fut assez avancée pour que l'on pût y célébrer les mystères, le seigneur appela probablement aux fonctions de premier prévôt son chapelain Pierre que nous signalons dans un diplôme de 1185. » Petrus, capellanus et prepositus Novi Castri, » et c'est à lui que succéda Berthold, fils du comte Ulrich, qui plus tard s'assit sur le siège épiscopal de Lausanne.

Nous ne rappellerons ici que pour la condamner la fable inventée à plaisir par les modernes sur l'existence de deux couvents à l'est et à l'ouest de la collégiale, l'un de moines blancs [de quel ordre?], l'autre d'Ursulines, monastères qui auraient été supprimés en 1208 pour cause d'inconduite des conventuels. Nous dirons d'abord que l'ordre des Ursulines n'existe que depuis 1557, que l'on ne possède aucun acte qui fasse mention de ces monastères ni des biens qu'ils auraient possédés, et enfin que ni le *Chanoine anonyme* ni Jean de Cueve n'en disent un mot. Nous demanderons encore où l'on aurait jamais vu un couvent d'hommes et de femmes d'un ordre différent aussi rapprochés l'un de l'autre et surtout aussi voisins d'une église collégiale, et enfin où, en laissant à la partie élevée de la ville sa destination première et conséquemment son château fort et son donjon, on voudrait placer, à côté de l'église collégiale, de son cimetière et des maisons des chanoines, deux couvents avec leurs cloîtres, leurs jardins et les dépendances attachées à tout monastère? Il est assez probable que ce conte est dû à l'interprétation de la partie de nos franchises de 1214, qui accorde aux bourgeois de Neuchâtel la faculté de disposer de leurs biens pour cause de mort, *si ce n'est en faveur des moines blancs* [évidemment les Prémontrés de Fontaine-André, abbaye voisine fondée par nos seigneurs en 1145] : « testamentum facere possunt [burgenses] de suis possessionibus.... preterquam albis monachis. » On a voulu voir dans ce fait une réprobation et on a cherché un motif pour l'expliquer : nous croyons, quant à nous, que cette disposition, prise d'un commun accord par le comte et les bourgeois, le fut dans l'intérêt du chapitre et pour augmenter ses revenus, le monastère de Fontaine-André n'ayant plus besoin de pareilles libéralités. On ne tint du reste pas long-temps avec rigueur à cette interdiction que la coutume finit par lever entièrement.

Nous pensons avoir réfuté non sans quelque succès l'opinion de ceux qui attribuent la collégiale de Neuchâtel à d'autres qu'à Ulrich et à Berthe, seigneurs de ce lieu, et nous concluerons avec le *Chanoine anonyme*, « sunt igitur comites Novi Castri invictissimi principes nostri fundatores et patroni quibus jurejurando fidem debemus et obedienciam, » et Jean de Cueve, son annotateur, « hinc est quod non illam Burgundionum reginam Bertham, quam credis, nostre ecclesie fundatricem, sed alteram Bertham de illustri ac prepotenti comitum genere ortam esse fatear. » Cependant nous n'hésitons pas à avoir recours à un autre genre de preuves, à celui que nous fournit l'examen de la collégiale elle-même; c'est un moyen de fixer les dates plus sûr encore que des titres qui pourraient avoir été altérés, mal appréciés ou avoir donné naissance à des traditions di-

verses, car on sait combien d'erreurs elles engendrent et propagent. Comme on l'a dit, le style est la véritable pierre de touche des documents écrits, et son étude a ruiné bien des échafaudages établis par la seule critique littéraire; la science des monuments marche aujourd'hui à la lueur du flambeau d'une chronographie nouvelle.

Si jamais construction a été fondée d'un seul jet dans toute l'étendue de son plan et élevée sans interruption notable, c'est l'église collégiale de Notre-Dame de Neuchâtel, et il est facile de s'en convaincre par l'harmonie complète qu'elle présente dans son ensemble et ses parties. Un premier coup-d'œil a pu faire naître la pensée qu'elle avait été construite par tranches verticales et achevée en prolongement, et que les absides et le chœur appartenaient à une autre époque que les nefs; on serait en effet tenté de l'admettre à ne voir que le style roman ou en plein-cintre qui domine dans les premiers tandis que le style ogival ou aigu est employé seul dans le reste de l'édifice, et à ne considérer que la différence existant entre les teintes de ces deux parties de l'église. Quant à ce dernier point, nous dirons que cette diversité des couleurs ne provient que de ce que, au siècle passé, on a recouvert d'un badigeon jaune-clair l'extérieur des nefs et du porche. Ensuite les appareils des transepts se raccordent parfaitement avec ceux de la nef sur toute la hauteur du mur à l'intérieur et à l'extérieur; on ne signale dans le sens de la longueur nulle part d'interruption ou de reprise dans les travaux. Au lieu de voir dans le roman et le gothique deux époques différentes, on aurait dû n'en reconnaître qu'une seule, mais une époque de transition de l'une à l'autre: si nous allons de l'est à l'ouest, nous verrons d'abord le plein-cintre, puis des baies de porte et de fenêtre romanes à l'intérieur et de forme aiguë au dehors, et enfin du gothique, mais du gothique le plus timide, car les premiers essais de ce genre s'éloignent beaucoup moins du plein-cintre que les formes qui se développèrent plus tard. Tout est naturel dans cette marche progressive du roman au gothique, et ce mélange de forme dans les styles de transition, lorsqu'il ne soustrait pas aux monuments leur caractère d'unité marque très-bien leur époque et n'est pas sans offrir quelque charme.

Les auteurs sont d'accord à fixer la période du style ogival ou gothique à partir du commencement du XII^e siècle. Pendant toute sa durée, mais surtout sur la fin, l'on voit, sous notre zone du moins, ce style régner avec le roman qu'il s'efforce de détrôner, et ce ne fut que peu de temps après que celui-ci dut décidément céder sa place à l'ogive, style entièrement neuf dans ses principes essentiels, et qui fut reçu avec enthousiasme par tous les peuples à la fois, et avec une promptitude telle que des plans adoptés d'églises romanes furent modifiés, et que des édifices bâtis dans ce style, à quelque point que la construction fût arrivée, se virent terminés d'après le nouveau mode. Le nombre des églises du XII^e siècle où le roman alterne avec le gothique est très-considérable; c'est à cette catégorie qu'appartient Notre-Dame de Neuchâtel, dont l'âge se trouve ainsi de nouveau rapporté au XII^e siècle.

Voilà quant à l'aspect général de l'édifice. L'examen des détails nous conduira aux mêmes résultats; nous abrègerons toutefois autant que possible, et ne citerons, toujours les auteurs à la main, que les plus caractéristiques, laissant au lecteur, s'il a bien voulu nous suivre jusqu'à présent, le soin de comparer avec notre description et nos dessins.

Cryptes. L'usage des cryptes cesse avec la période romane; la période gothique n'en construit plus.

Voûtes. Ce ne fut que vers la fin du XII^e siècle que l'on neutralisa la faiblesse des points d'appui en faisant reposer les voûtes sur des arceaux, ce qui permit d'en établir de grandes.

Trèfles. Le XII^e siècle a découpé ses balustrades en petites arcades formées d'un trèfle qui apparaît à l'époque de la transition entre la période romane et la gothique, où on le voit prendre sa forme décidée à pétales arrondis.

Colonnes. L'époque romane et le commencement de la gothique adoptent la colonne; mais la première n'en fait qu'un lourd pilier.

Piliers. Dans d'anciennes églises gothiques, le pilier se cantonne sur ses faces de colonnes engagées.

Chapiteaux. A la fin de l'époque romane, l'ornementation du chapiteau devient riche de détails et représente des reflets du chapiteau antique, particulièrement du corinthien; au XII^e siècle elle s'approprie non seulement les rinceaux, les entrelacs, mais l'imitation des produits d'une nature végétale et animale fantastique ou étrangère; on commence à voir le crochet; la corbeille est évasée. Les églises de transition offrent des abaque carrés et octogones, et l'on est à la veille de ne plus rencontrer les formes cubiques, coniques et cylindriques.

Contreforts. C'est au XII^e siècle que le contrefort prend une masse plus considérable et qu'on le voit se couronner de larmiers en talus. Ce développement du contrefort est dû à la voûte qui tendra désormais à devenir de plus en plus audacieuse.

Fenêtres. C'est du XII^e au XIII^e siècle qu'apparaissent la fenêtre ogivale, d'abord nue et austère, avec profils élévis seulement par quelques chanfreins, puis l'œil-de-bœuf quelque peu ouvert du transept.

Chœur. Son toit est plus élevé au XII^e siècle que celui de l'abside.

Tours. Le même siècle construit en pierre les flèches.

Mais en voilà, ce nous semble, assez pour déterminer avec les documents empruntés à notre histoire et les données que nous puisons dans l'édifice lui-même, l'époque à laquelle il appartient, et qui, selon nous, ne peut être que la seconde moitié du XII^e siècle, ce qui correspond avec le règne d'Ulrich et de Berthe, seigneurs de Neuchâtel.

Nous terminerons cette dissertation par quelques mots sur les églises de Spire et de Payerne, auxquelles on a quelquefois comparé la nôtre. Nous avouons qu'après les avoir

étudiées naguères encore, nous sommes à nous demander comment on a pu faire une comparaison semblable, car toutes proportions mises de côté, ces édifices présentent un caractère différent.

La cathédrale de Spire, bâtie vers 1100, présente un développement non interrompu de 565 pieds, mesure d'Allemagne; la hauteur et la largeur sont proportionnées; c'est probablement le plus grand édifice de ce style qui existe. L'extrémité occidentale ou la grande entrée devait avoir, ainsi que les cathédrales de Worms et de Mayence, deux tours, comme à l'extrémité orientale. Une magnifique galerie d'arcades à petites colonnes circule sous la corniche autour de la nef. L'abside circulaire est couronnée par une galerie, de même que la coupole qui est octogone. Le maître-autel est placé sous le dôme; près du chœur, le sol s'élève subitement sur une douzaine de degrés; c'est sous cet exhaussement qu'est la fameuse crypte de vingt pieds de haut sur soixante-dix de long, où étaient jadis les tombeaux des empereurs. A l'extérieur l'église présente la forme d'une croix, conséquemment les bras des transepts sont placés en dehors du prolongement de la nef; tout est roman dans cette construction dont l'aspect est en même temps nu et grandiose.

L'ancienne église de Payerne est sans contredit, par son antiquité et son caractère, un édifice des plus intéressants; il est vivement à regretter que personne ne l'ait encore décrit, et qu'après avoir fait pendant tant de siècles l'honneur de la contrée, il soit consacré aujourd'hui à des prisons, des greniers et des magasins de tabac, cumul de destinations qui n'est propre ni à rendre le monument accessible, ni à le conserver. Ce monument est-il de la reine Berthe, comme on le répète constamment, c'est là une question que nous n'avons pas à examiner ici. La mère de Conrad, roi de Bourgogne, peut avoir fait la donation bien connue de 960 environ, sans avoir pour cela bâti l'église conventuelle de Payerne.

Elle a la forme d'une croix; ses transepts font saillie; elle a cinq absides, l'une au centre, et de chaque côté deux petites qui vont en déclinant. La grande abside a deux étages, et à chacun d'eux cinq fenêtres romanes [comme toutes celles de l'édifice]. Des pilastres peu saillants s'élèvent jusqu'aux fenêtres de l'étage supérieur qui est quelque peu en retraite; point de corniche entre deux. Sur le prolongement des pilastres, des colonnes demi-engagées séparent les fenêtres de l'étage supérieur et supportent avec des bouts de chevrons simulés en pierre la corniche au dessous du toit; de petites arcades romanes terminées par des corbeaux en chanfrein, mais supportant quelque grossière sculpture plate, rompent la monotonie de la muraille. Les absides latérales ont également leurs fenêtres, et l'on retrouve encore les mutules indiqués, mais ici point de corbeaux en arc roman. Aux nefs, point de portes; point de contreforts proprement dits, mais de simples ressauts, reliés dans leur sommet par des modillons en arcades romanes terminés en biseau sans ornement. A l'intérieur de l'étage élevé de l'abside principale sont entre les fenêtres des colonnes à fût très-mince et à chapiteaux élevés et évasés, portant dans leurs angles des animaux assis, ou des hommes à tête démesurément grande et à corps très-grêle, ou des feuilles ou des figures de saints renfermées dans la forme ovale des sceaux d'église. La

sculpture est plate et grossière, et offre partout absence de bon goût et de proportions; le chœur est percé au nord et au midi de deux fenêtres; absence totale d'ornements à la naissance de la voûte de l'arc triomphal; les angles des transepts décorés de quelques sculptures, de même que l'arcade au point de jonction de la nef avec la croix, dont la voûte est la seule de l'édifice qui présente une nervure, mais très-faible encore et sans agrafe; point de dôme, car le centre de l'église n'a pas une voûte plus élevée que celle du chœur, ni sensiblement plus que celle de la nef; au dessus était la tour. Chacun des bras du transept est éclairé sur ses trois façades par deux fenêtres. Les piliers de la lanterne sont presque carrés et ne présentent qu'une ou deux saillies; ils ont dix à douze pieds de face; ceux des nefs présentent au nord et au midi une surface unie et n'ont sur les deux autres côtés qu'une colonne engagée. Les travées qui s'ouvrent sur les collatéraux sont au nombre de sept; les jours qui les éclairent sont très-petits. Le porche paraît avoir été fortifié; au dessous était le portail; la longueur du reste de l'église est de 180 pieds dans œuvre; la largeur de la nef principale est de 24. L'aspect général de cet édifice roman est lourd et austère. Comme nous l'avons dit, les murailles ne sont point lisses; les ressauts sont en grès; le mur est en petits moellons de notre calcaire jaune, de trente à quarante pouces carrés, provenant des anciens murs romains d'Avenches, ville distante de deux lieues; ils ne sont point taillés avec soin et laissent voir des joints inégaux très-larges occupés par de gros mortier.

Après avoir fait ainsi d'une manière abrégée, mais fidèle, la description des églises de Spire et de Payerne, nous demanderons, en terminant cette digression et ce chapitre, quelle est donc la ressemblance existant entre ces deux églises cathédrale et abbatiale et notre collégiale, et comment on pourrait leur donner le même âge? Nous ne voyons, quant à nous, d'autre rapport direct entre ces églises, outre celui de leur destination, que la forme généralement usitée alors de la basilique, type primitif de l'église chrétienne.

CHAPITRE III.

RESTAURATION.

Le public profane attribue de nos jours l'épithète de restaurateur de monuments à celui qui leur donne un aspect *gai et neuf*; badigeonner une église, c'est l'embellir, la restaurer. En archéologie, ce titre n'appartient qu'à celui qui est profondément pénétré de l'importance des anciens types produits par l'art dans ses différentes époques; mais il arrive souvent aussi que, plus ce sentiment est vif, plus l'homme tombe aisément dans l'exagération; il ne tient alors compte d'aucune contingence de la vie, il oublie que l'art doit céder à la nécessité, et que la première condition pour un édifice est de remplir dans les circonstances données sa destination de la manière la plus convenable.

C'est le sentiment qui nous guidera dans les propositions que nous allons faire. Si nos idées sont bonnes, elles ne manqueront pas de trouver quelque jour de l'accueil; ce que nous demandons avant tout, c'est que l'on accorde à notre église l'attention qu'elle mérite par elle-même et par la place qu'elle occupe dans notre histoire.

La collégiale a subi par la main du temps et celle de l'homme bien des modifications depuis son achèvement primitif.

Avant la réforme. Le feu a dévoré deux tours, dont une seulement a été reconstruite; une abside a été rehaussée, des fenêtres et des portes ont été ouvertes, d'autres fermées, d'autres agrandies. Les proportions de la basilique ont été changées par les constructions des chapelles au bas des nefs; on a atténué les murs des collatéraux pour y placer des autels.

Depuis la réforme. La haine des images a donné lieu à des actes divers de dégradation; après la renaissance même, à la fin du XVII^e siècle, cette haine qui semblait éteinte dès-

long-temps reparut aussi violente que plus d'un siècle auparavant. A ces actes de vandalisme, il faut joindre ceux des écoliers pendant plus de cent ans. Qu'en eût-il été de Notre-Dame de Neuchâtel, si au lieu de porter son caractère de nudité et d'austérité, elle eût revêtu le style léger, scintillant et fleuri du XIV^e ou du XV^e siècle? On a détruit la belle balustrade en pierre placée au devant de l'orgue pour y en substituer une en bois. Des bancs ont été fixés au sol, et pour gagner de la place, on a abattu maint angle de pilier, enlevé mainte colonne engagée. Dans les entre-colonnements des nefs latérales et au dessus de la porte qui du porche s'ouvre sur la nef, on a construit en 1656 des galeries en bois sans style et du plus mauvais goût, qui privent une bonne partie de l'église du jour dont elle a besoin, qui coupent la voix du prédicateur, influent d'une manière fâcheuse sur la musique et le chant, et pour cette opération, on n'a pas hésité à porter de graves atteintes aux piliers et à leurs chapiteaux; enfin la pose des degrés qui conduisent à ces galeries a nécessité des échancrures dans les arcades des portes du bout des collatéraux. Au milieu de l'architecture sévère de notre église, la chaire avec son couvercle ou abat-voix produit un effet ridicule; elle appartient à ce genre de modèles trop fréquemment employés et que l'on appelle en langage pittoresque un égrugeoir ou une marmite. Tout récemment encore on vient d'ajouter de nouvelles entraves à la circulation, en plaçant devant les portes des tambours disgracieux, comme s'il n'y avait déjà pas assez de toutes les constructions intérieures pour nuire à l'effet de l'ensemble. A la fin du siècle passé on a aveuglé la grande rosace après en avoir laissé briser la verrière; on a abattu pour raison d'économie, dit-on, le pignon du transept méridional et celui de la grande nef, parce qu'on n'avait pas pour le moment de pièces de bois assez longues pour la réparation du toit. Antérieurement déjà l'on avait masqué par un revêtement la flèche octogone placée sur la tour du clocher.

Nous n'ignorons pas que c'est un problème difficile à résoudre, que de décider comment l'on doit s'y prendre pour approprier de la manière la plus convenable et la plus esthétique en même temps, la disposition intérieure de la vieille basilique au culte réformé, qui, quoi que l'on fasse du reste, se trouvera gêné dans un habit fait pour un autre. Mais enfin il y a quelque chose à faire et il vaut bien la peine de s'en occuper.

Nous ne pensons pas dépasser les limites de ce qu'on peut demander légitimement en proposant les restaurations ci-après, tout en reconnaissant qu'elles ne sont pas toutes également urgentes et n'ont pas toutes la même portée, mais en insistant pour qu'on prenne en objet avant tout celles de l'intérieur.

Intérieur. Sous le porche : rétablissement du fût et de la base des colonnettes libres qui se trouvaient à l'avant de la porte s'ouvrant sur la nef. Dans l'église : suppression des galeries; nous ne pensons point qu'elles soient absolument nécessaires, et nous croyons que le vase tel qu'il est suffit pour contenir les fidèles dans le temps de nos solennités ordinaires; dans tous les cas, il y aurait une autre forme à donner à ces galeries, s'il en faut, et peut-être une autre place à leur assigner. Nous avons entendu proposer de remplacer le bois par le fer; mais il ne faut pas perdre de vue qu'avec le style uni et solide de l'édifice, on ne peut

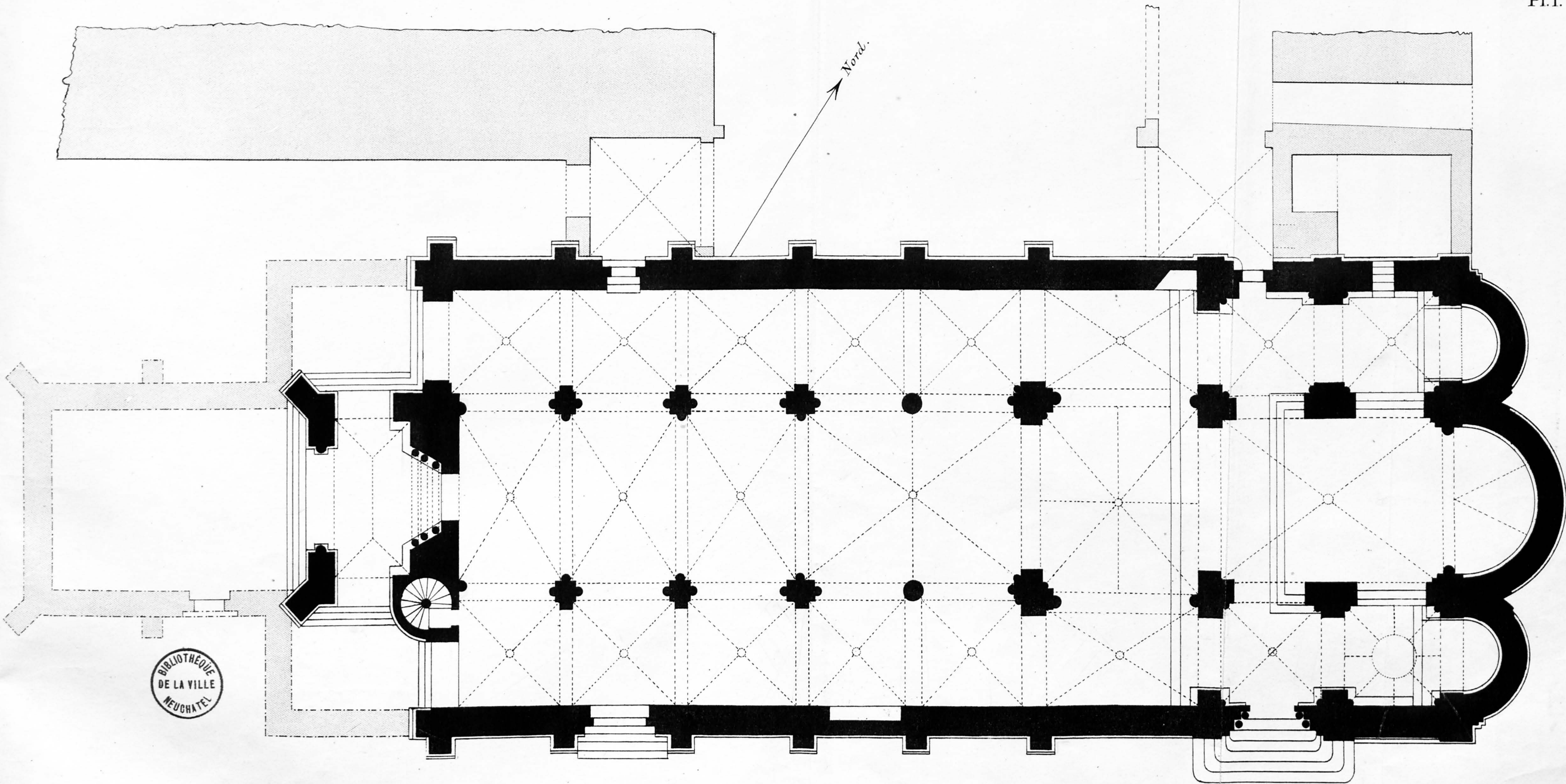
pas faire une galerie légère et fleurie; que le métal ne peut pas acquérir l'apparence de la pierre, et que, pour le dire avec un savant archéologue, la fonte a conservé sous la main des plus habiles, de quelques couleurs qu'on ait imaginé de la revêtir, son caractère rigide, aigre, discordant, blessant autant la vue que la raison qui a assigné à chaque nature de matériaux son emploi, et ne comprend ni de la maçonnerie, ni de l'architecture en fer. Nous appelons ensuite de nos vœux, sans nous faire illusion toutefois sur la difficulté de les voir réalisés, une autre distribution des bancs, qui, par suite d'un long usage, sont devenus malheureusement des propriétés particulières; il y aurait sans doute moyen de mieux les placer, de leur donner une forme plus convenable et plus uniforme, surtout d'abaisser les dossiers de quelques-uns d'entr'eux que l'on a interposés entre les auditeurs et le prédicateur, comme si ce n'était pas assez déjà des nombreux piliers de l'église. On pourrait aussi répartir plus équitablement la dimension de plusieurs des sièges et gagner ainsi de la place, puisqu'on en manque. Donner à la chaire une forme plus noble et plus en harmonie avec l'édifice. Supprimer les tambours et les remplacer par des voiles ou portières. Placer aux portes des vantaux d'un meilleur style.

Extérieur. Ouvrir la grande rose à l'ouest et y placer du verre losangé tenu par des lisières de plomb; nous convenons que l'église n'en serait pas plus éclairée, puisque l'orgue occupe tout l'espace au dessus du porche, mais au moins l'aspect extérieur y gagnerait quelque chose. Garnir toutes les fenêtres de la même manière, à l'instar de celles des absides. Enlever aux nefs le badigeon dont on les a recouverts et qui est un maladroit hommage rendu à la propreté. Rétablir les pignons du transept et de la nef. Supprimer les trois chapelles en hors-d'œuvre qui sont de toute inutilité, car la voix du ministre n'y arrive pas, aussi n'y voit-t-on jamais personne, même dans nos plus grandes solennités; cette suppression nous permettrait de revoir l'église dans son ancienne forme [III, fig. II]. Comme la chapelle de St-Guillaume renfermait ses os et que notre réformateur Guillaume Farel y a été inhumé, on pourrait placer à droite et à gauche contre les piliers du porche à l'extérieur une inscription en mémoire de ces deux grandes illustrations neuchâteloises. Enlever le revêtement en bois qui recouvre la tour octogone du clocher et rendre ainsi facile la circulation sur la galerie. Rétablir la tour détruite par l'incendie; les matériaux des trois chapelles à supprimer trouveraient ici leur emploi. Isoler du château et du donjon les bâtiments attenants à l'église; on obtiendrait ainsi une ou deux terrasses plantées d'arbres avec vue sur la vallée du Seyon qui ne tardera pas à devenir vivante dès qu'une route la parcourra dans sa longueur; cet isolement serait d'ailleurs une mesure de précaution à prendre contre le feu, qui a passé déjà plus d'une fois de l'un des édifices à l'autre. Abaisser au nord de l'église le sol trop élevé du cloître qui entretient l'humidité à l'intérieur et altère les murailles. On doit vivement regretter que l'on ait détruit en 1705 une partie du cloître dans sa face nord, pour y substituer le conclave actuel; quelque jour on pourra le transporter, ce nous semble, sans

inconvenient pour personne, dans les bâtiments des anciennes cures au dessous de la terrasse du château, alors qu'on les réédifiera, ce qui ne peut tarder long-temps ; cette opération permettrait de rendre au cloître sa forme primitive.

Ces embellissements faits à la collégiale et autour de ses murs en entraîneraient sans doute d'autres dans le voisinage. La terrasse du château et le cloître joints au donjon et au Jardin du Prince offriraient au spectateur des points de vue aussi magnifiques que variés.

FIN.



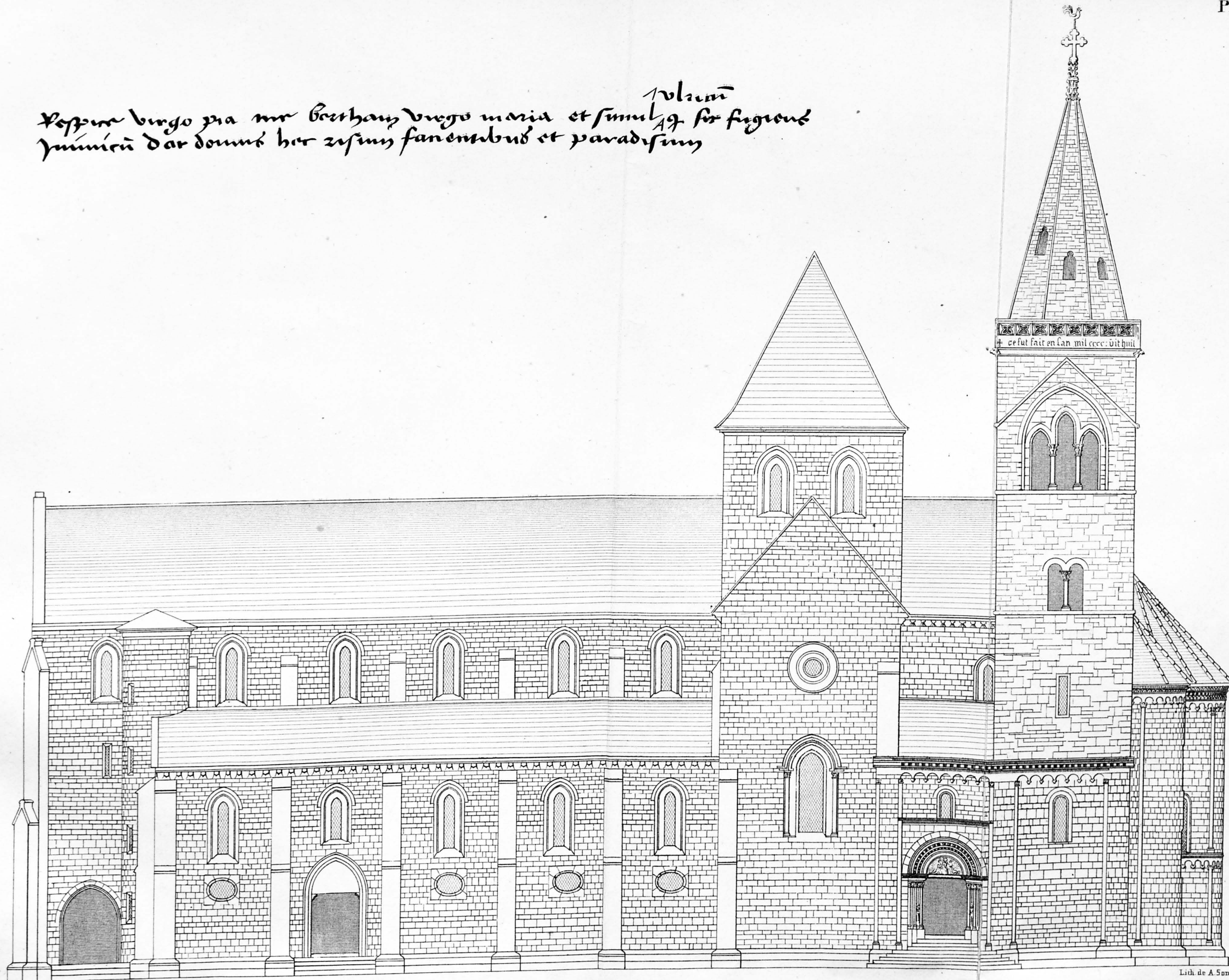
PLAN DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE NEUCHÂTEL, EN SUISSE.

12 24 36 48 60 72 Pieds de Neuchâtel.

5 10 15 20 Mètres

Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel.

*Popule virgo pia m^r Bethany virgo maria et simul ¹⁰¹² q^d sit figiend^u
Iuveniu dar domus her zisim fanentibus et paradysim*



ce fut fait en l'an mil cccc. dit huit



Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel

FAÇADE AU MIDI

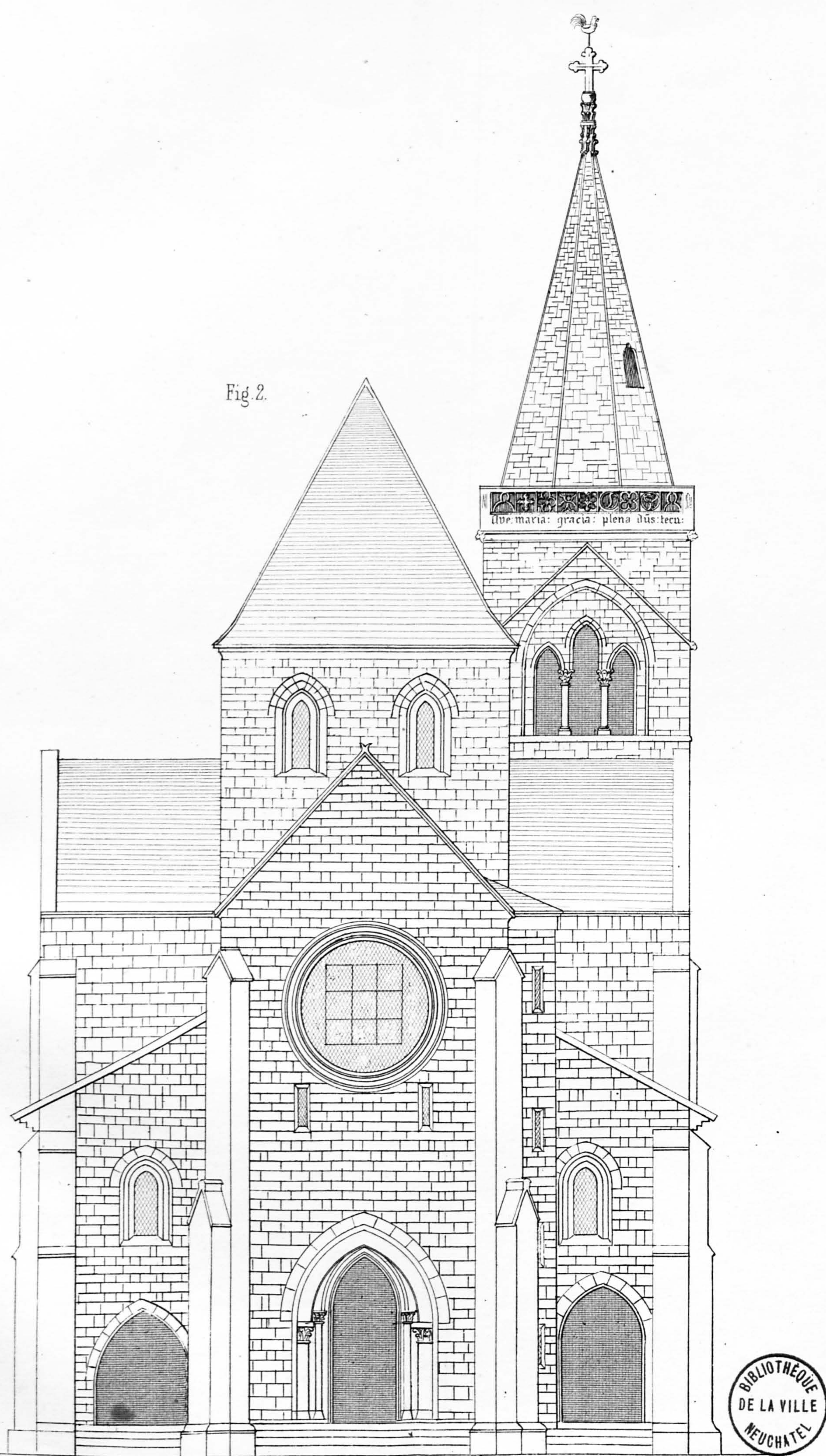


Fig. 2.



FACE AU COUCHANT.

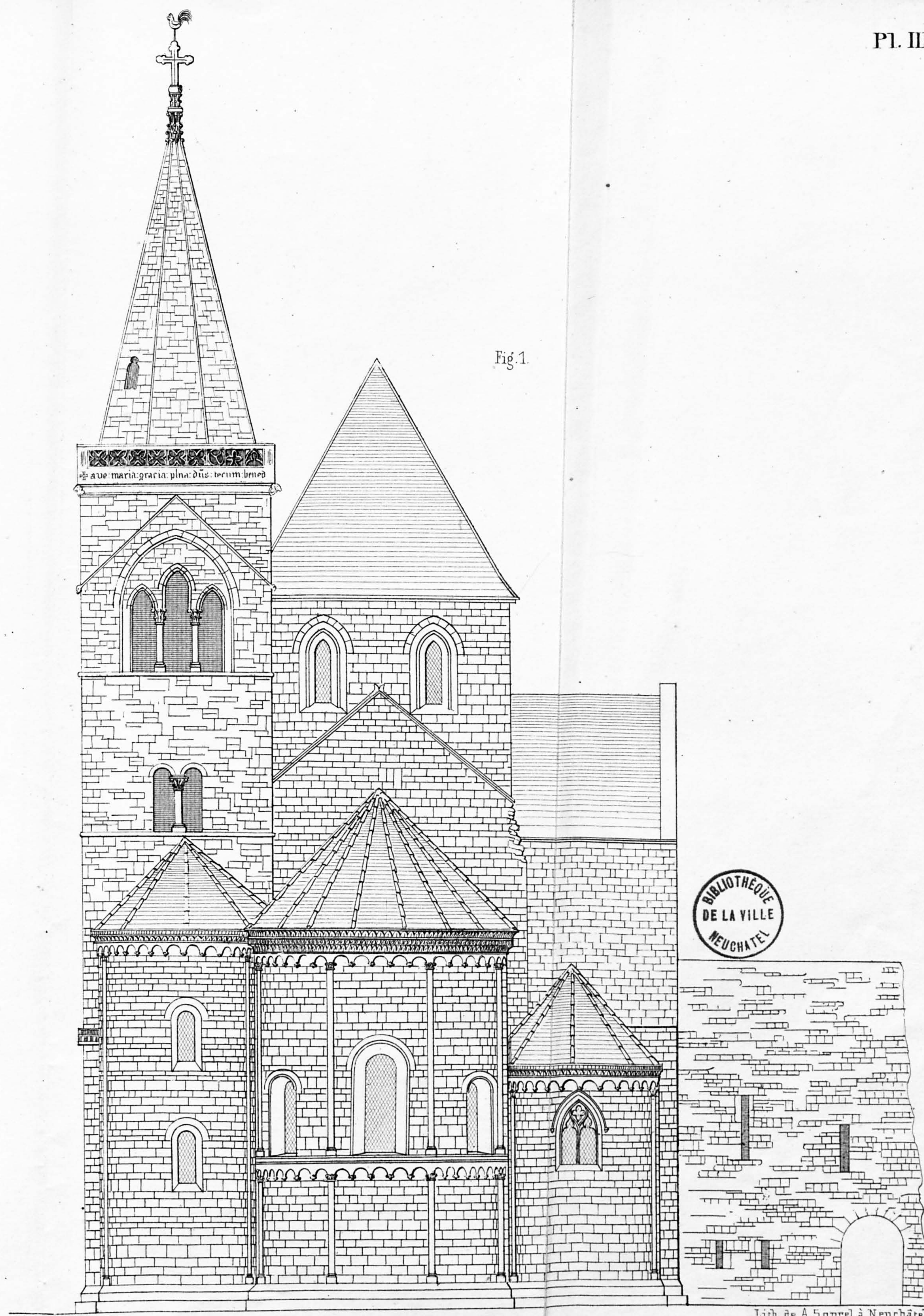
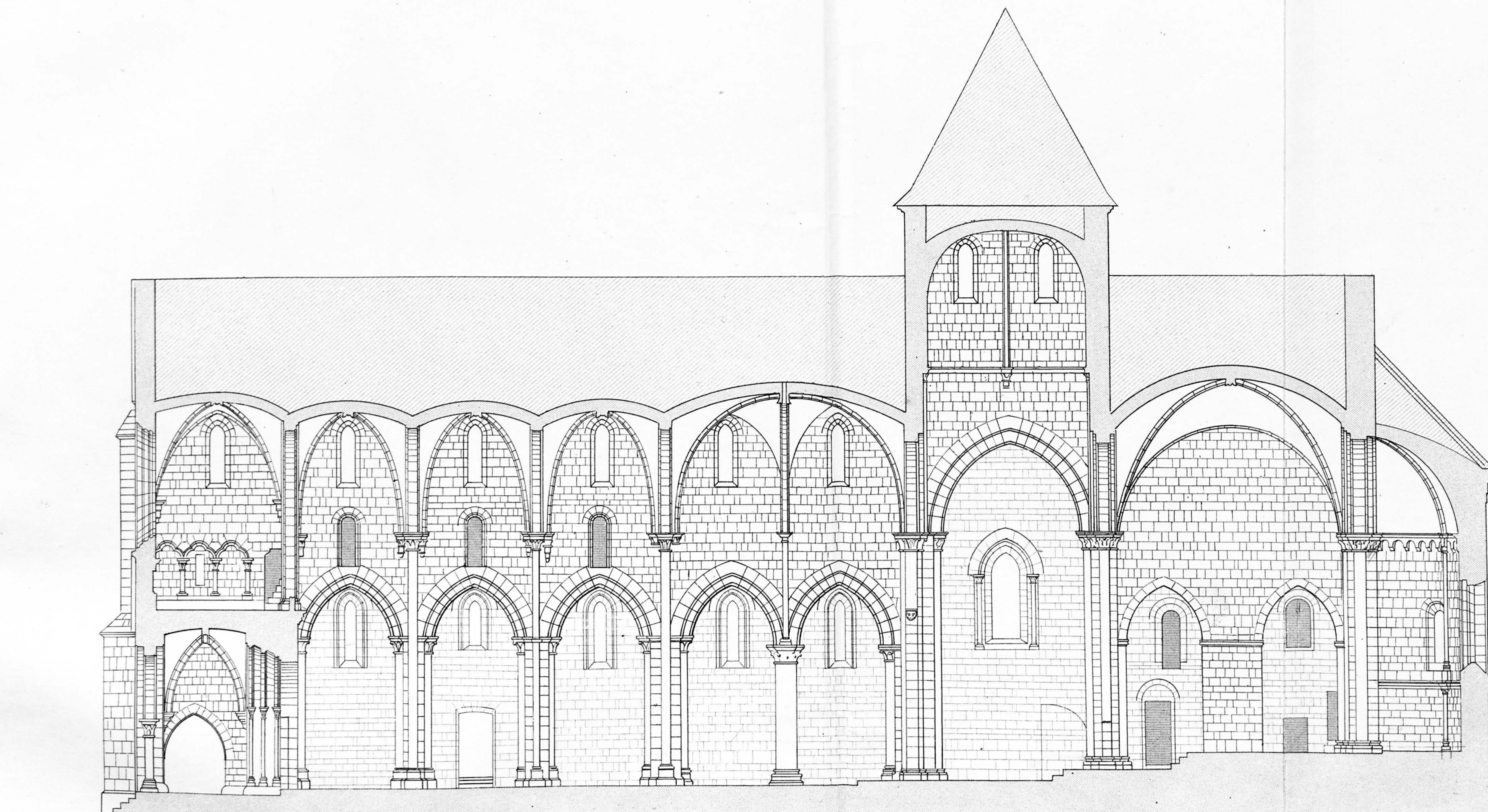


Fig. 1.



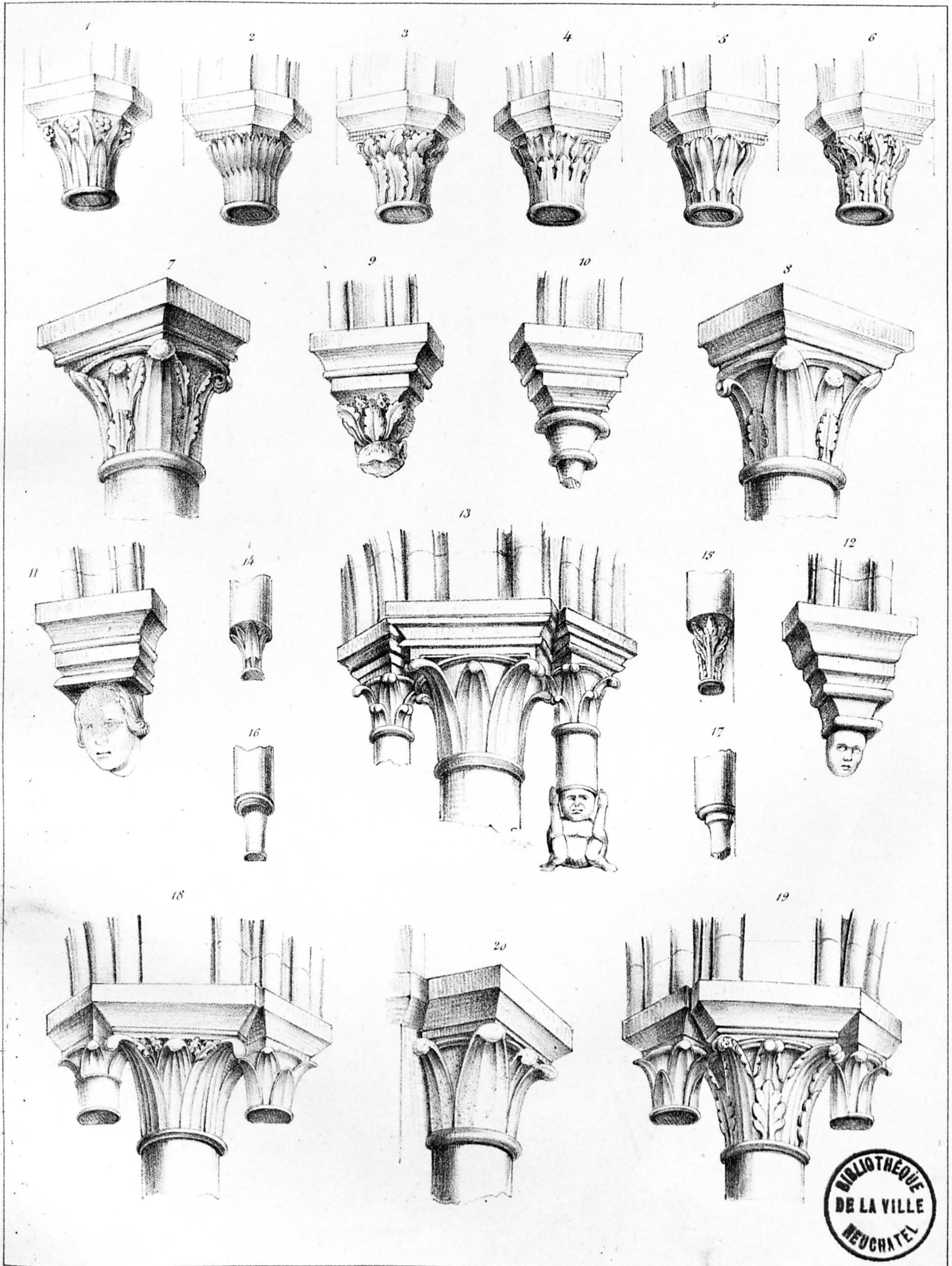
Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel.

FACE AU LEVANT.



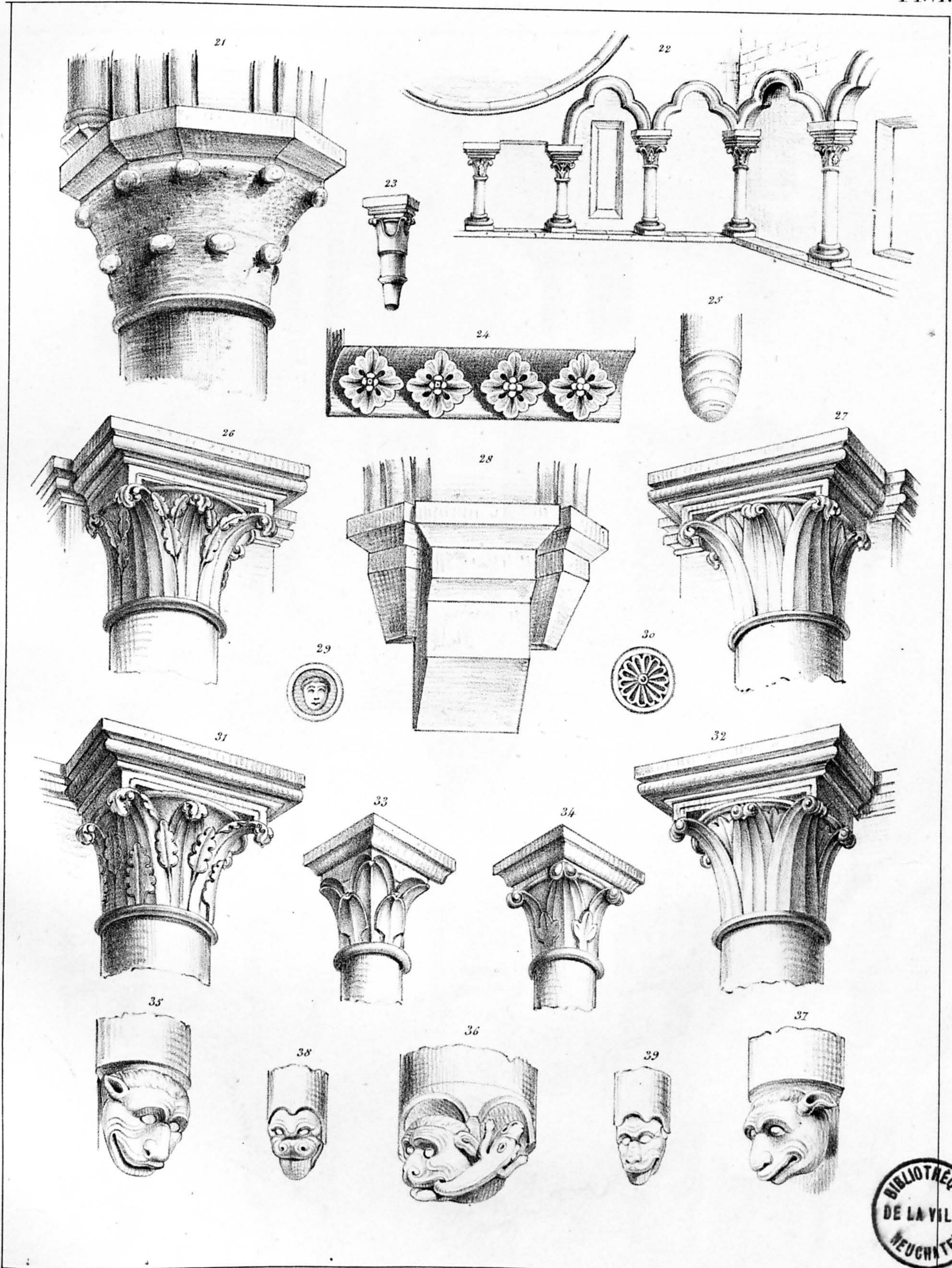
Lith. de Sonrel à Neuchâtel.

COUPE LONGITUDINALE.



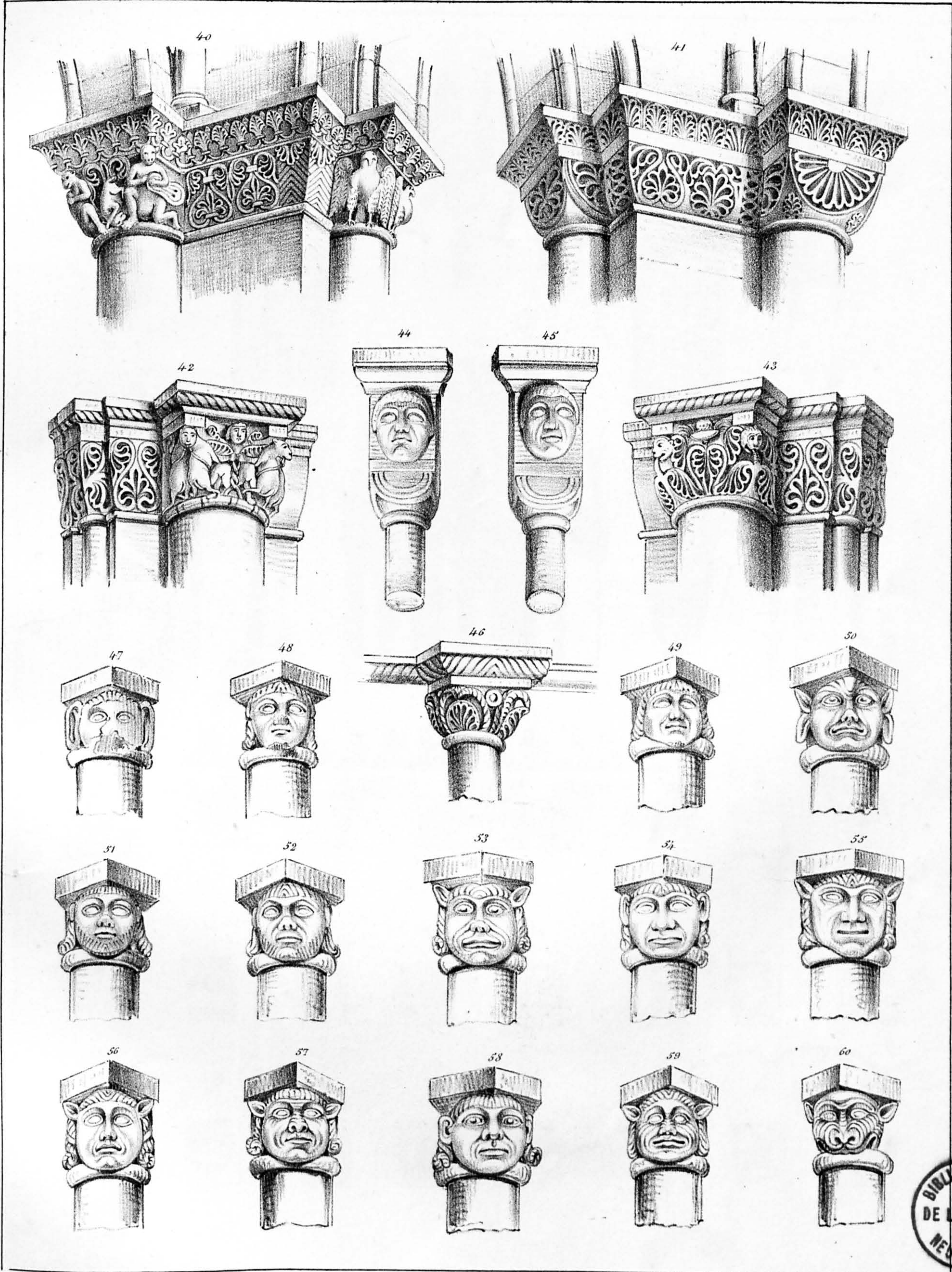
Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel.

acc on



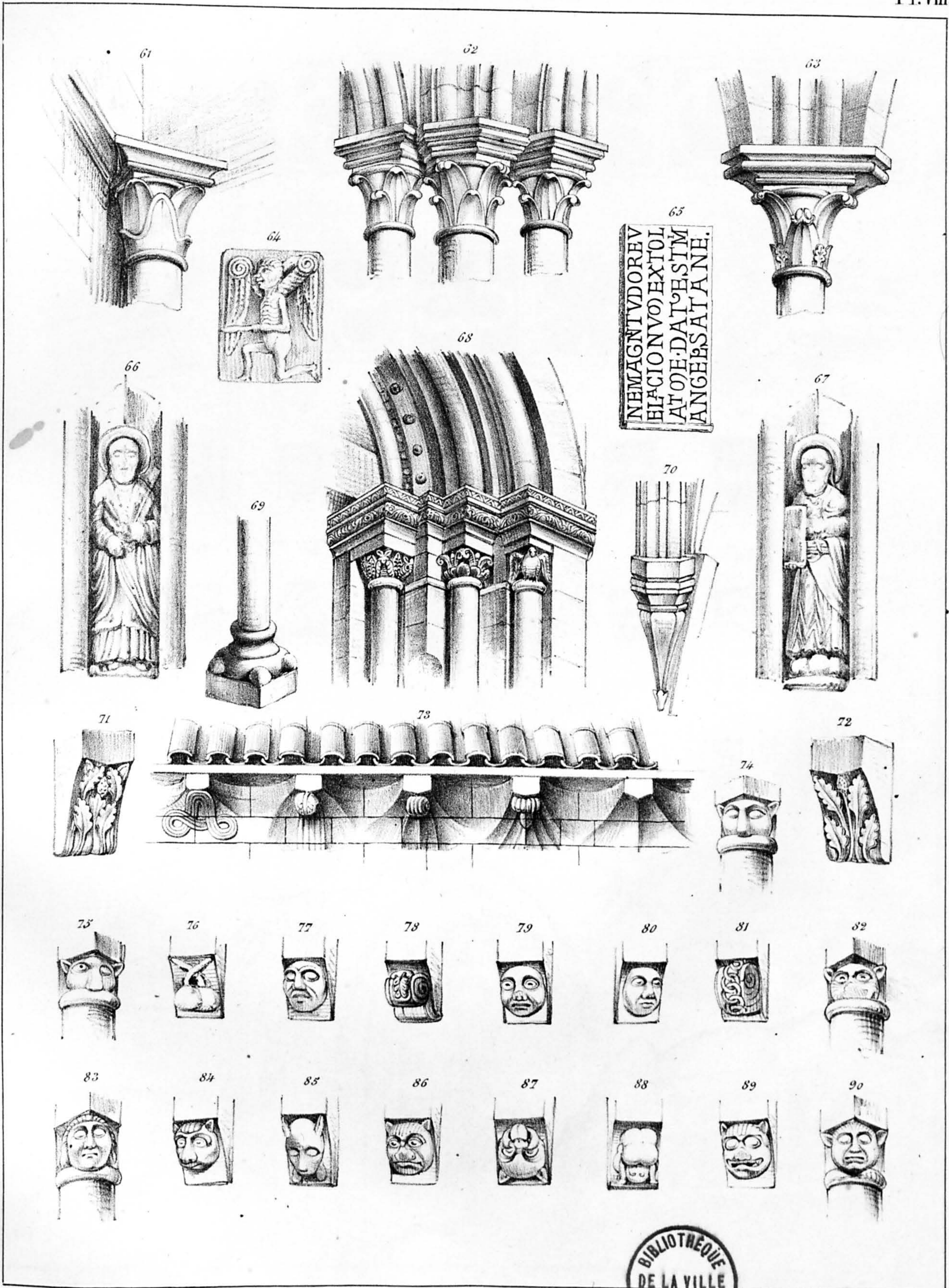
BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel.



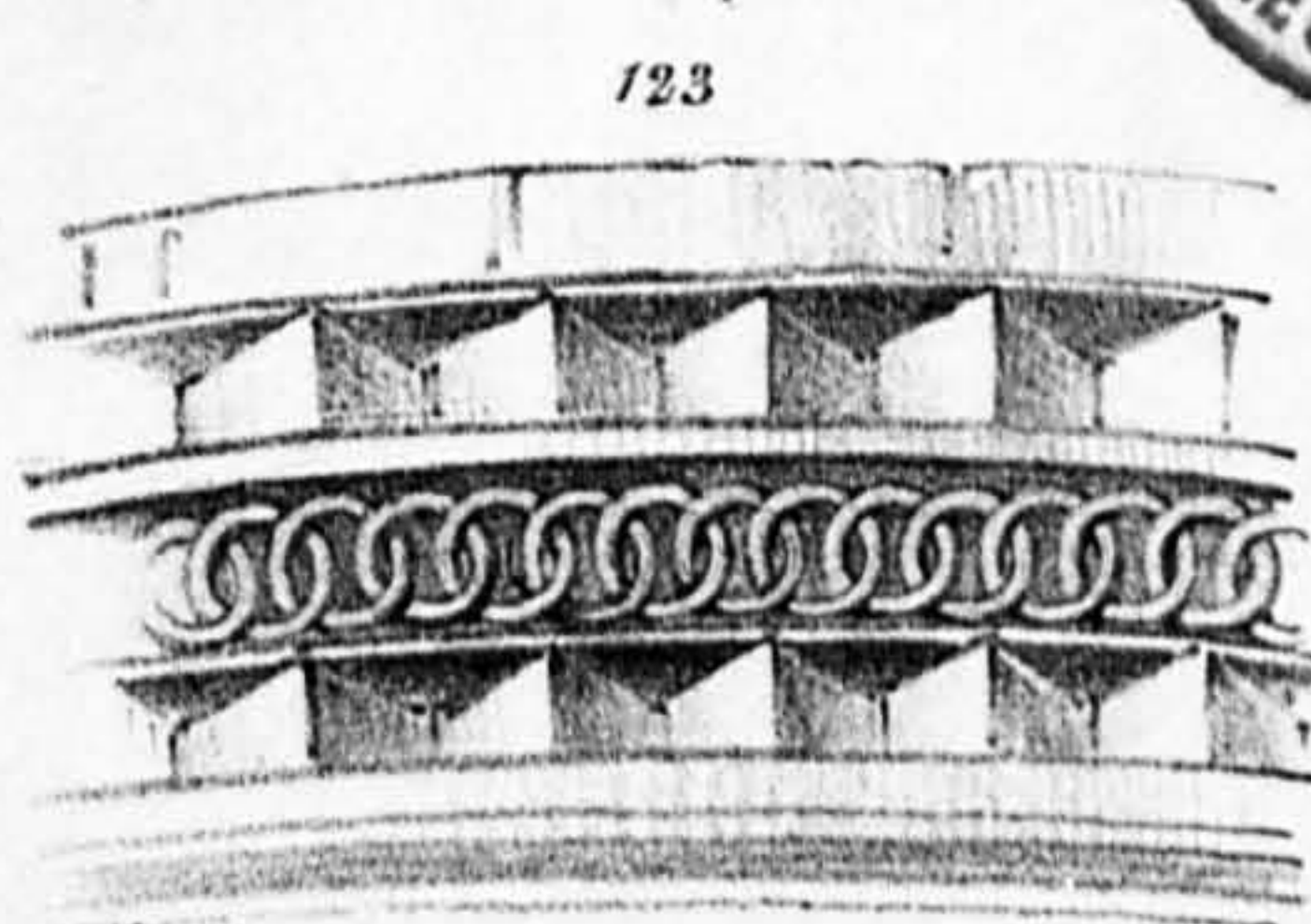
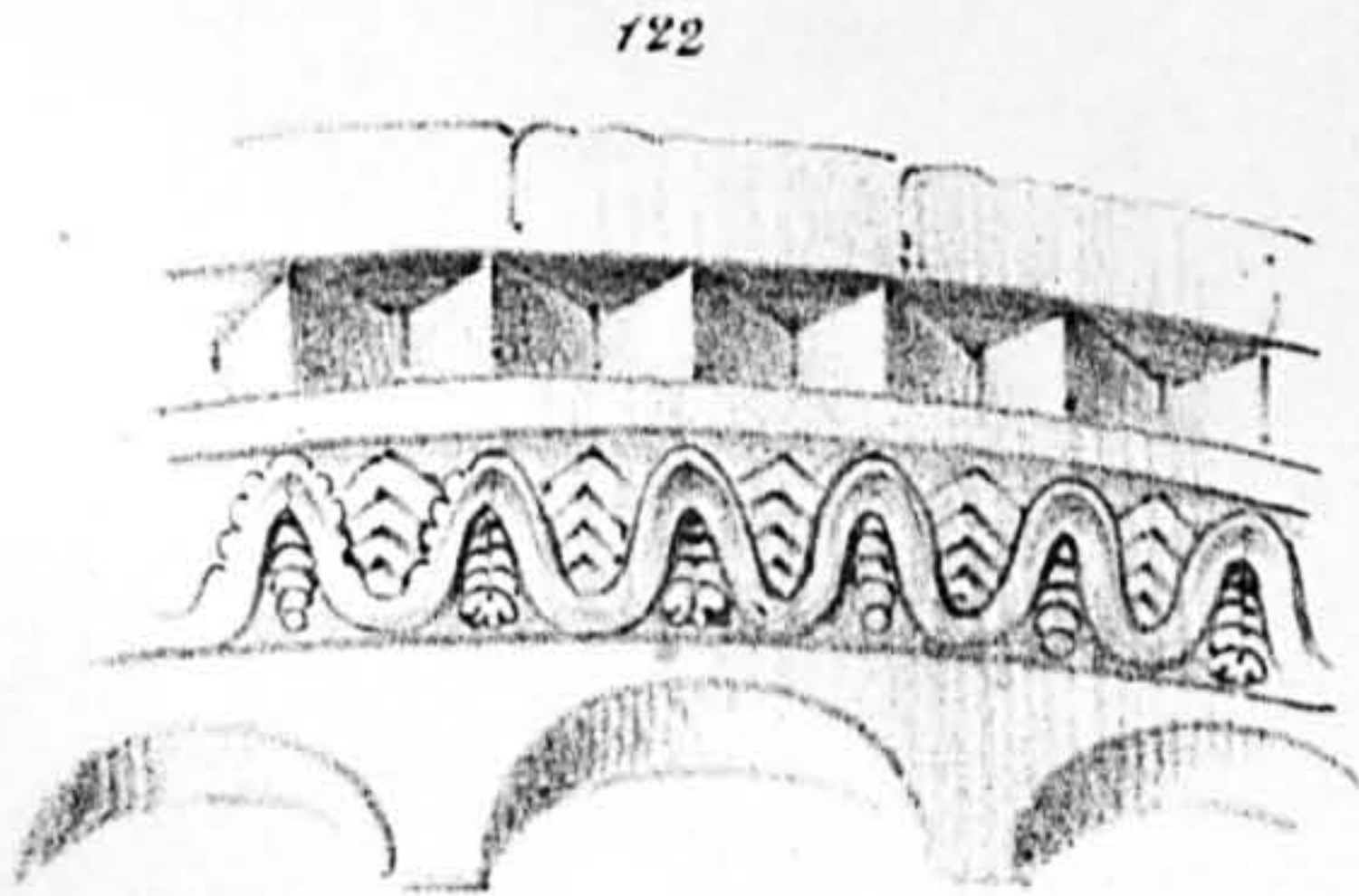
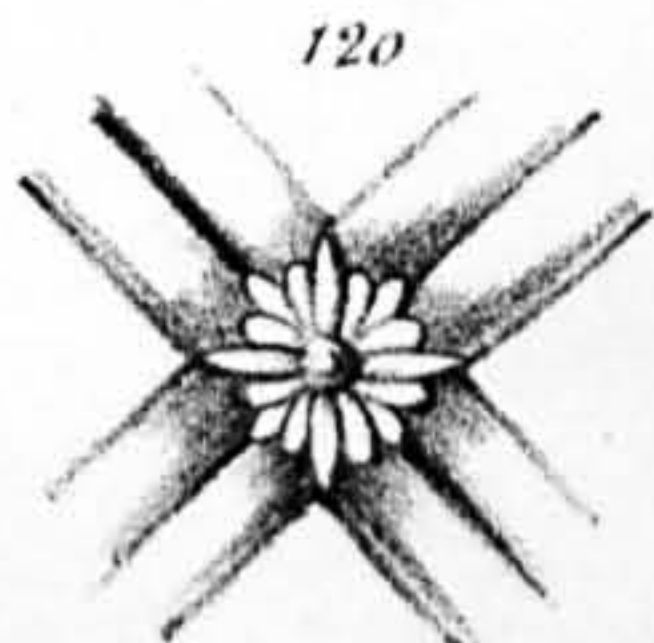
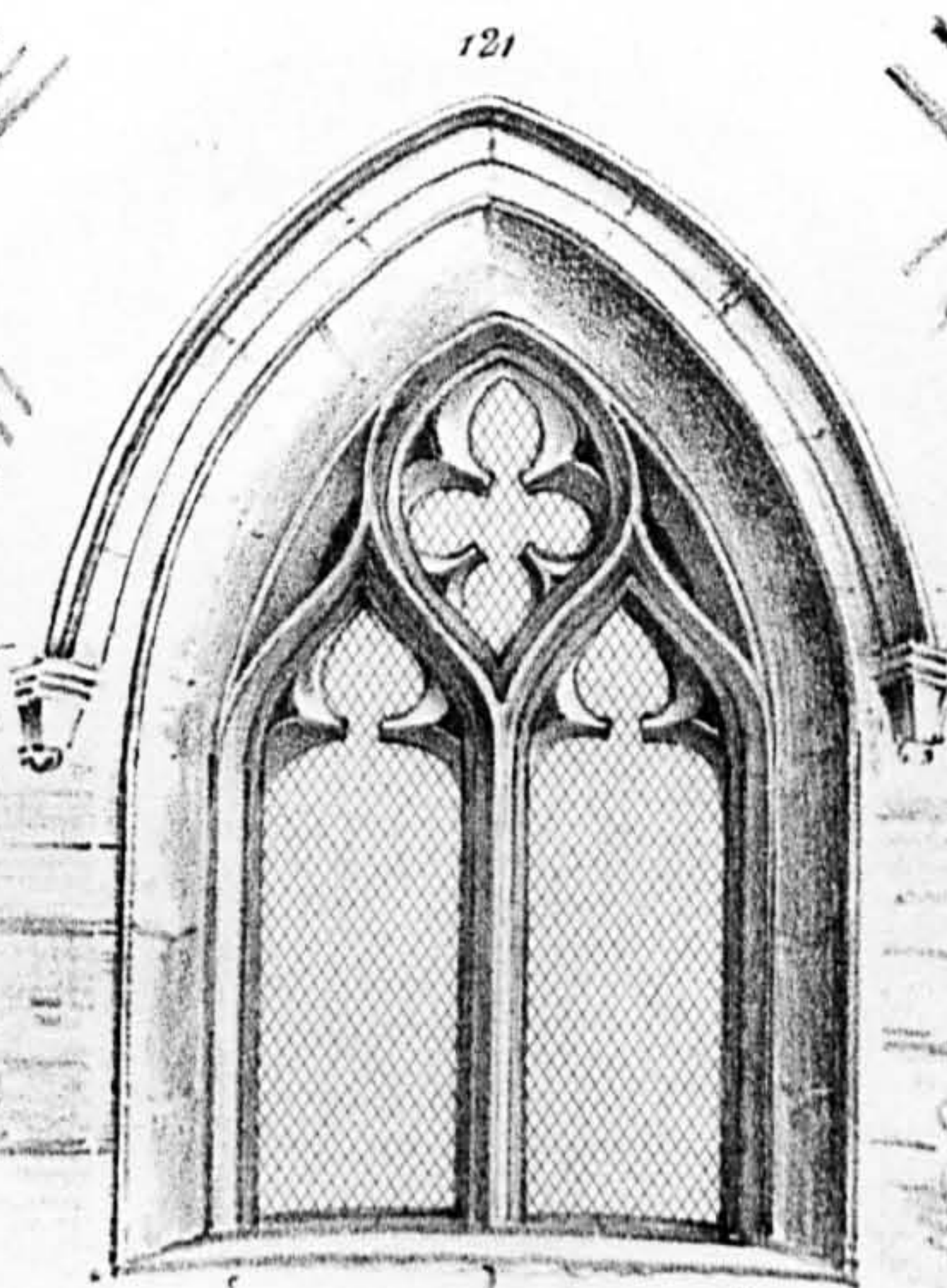
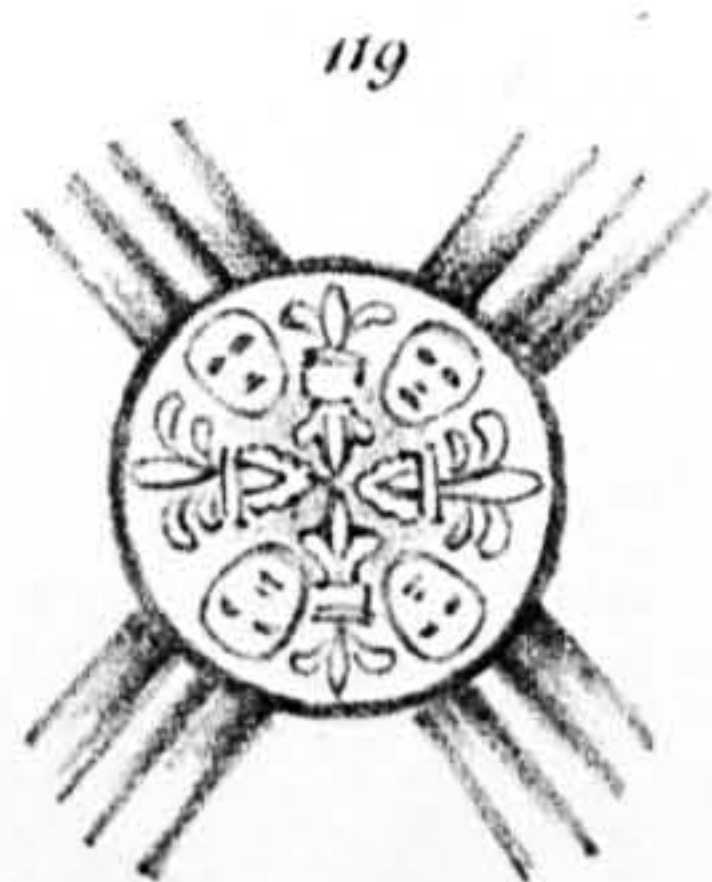
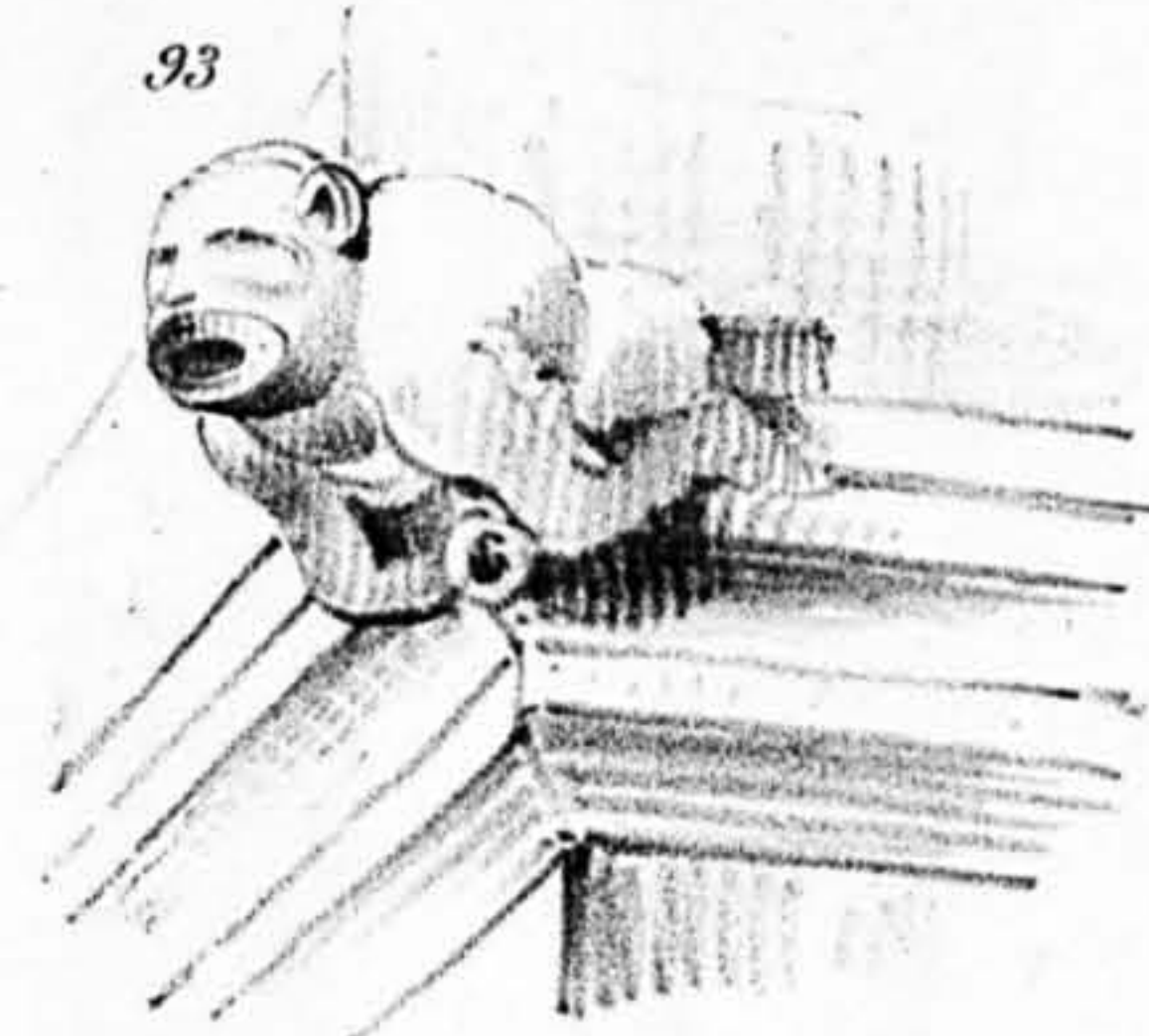
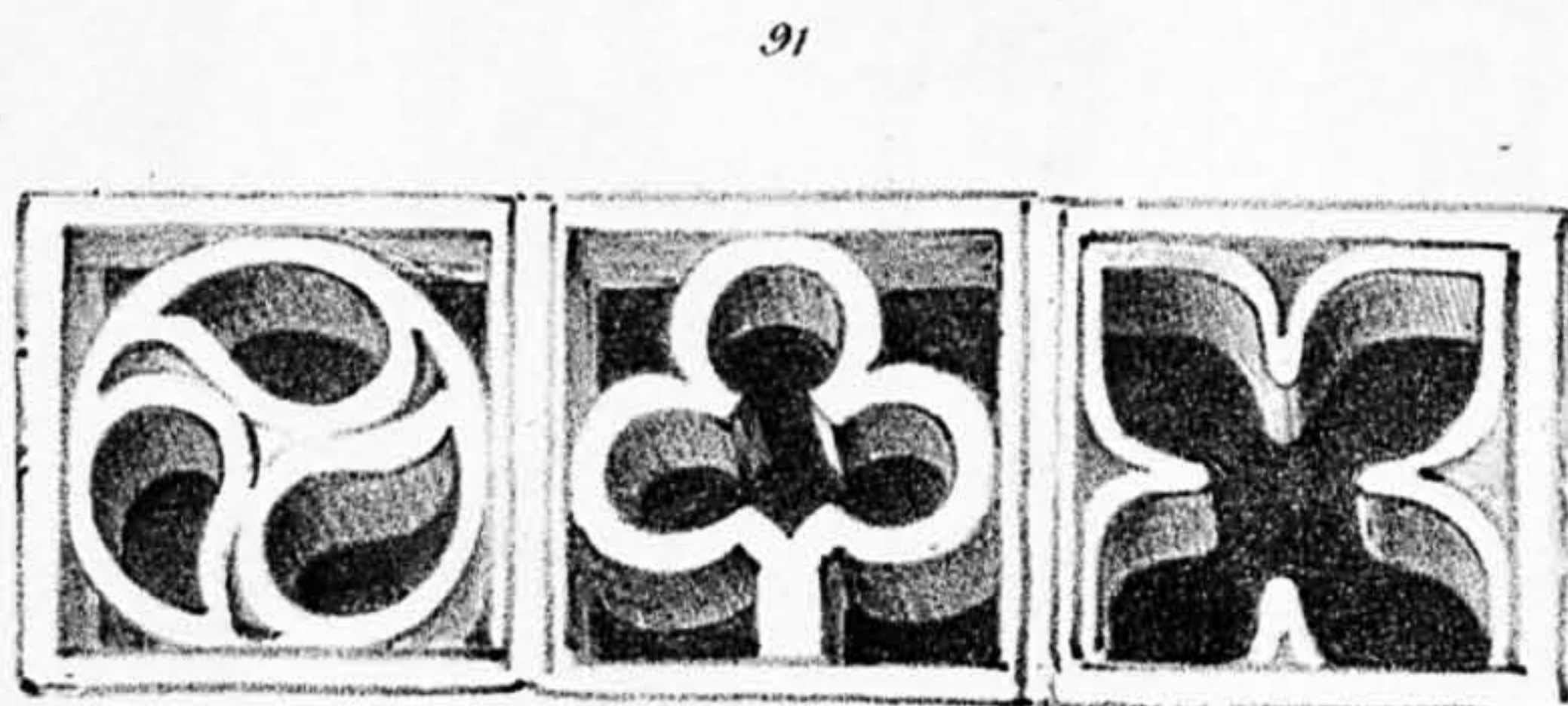
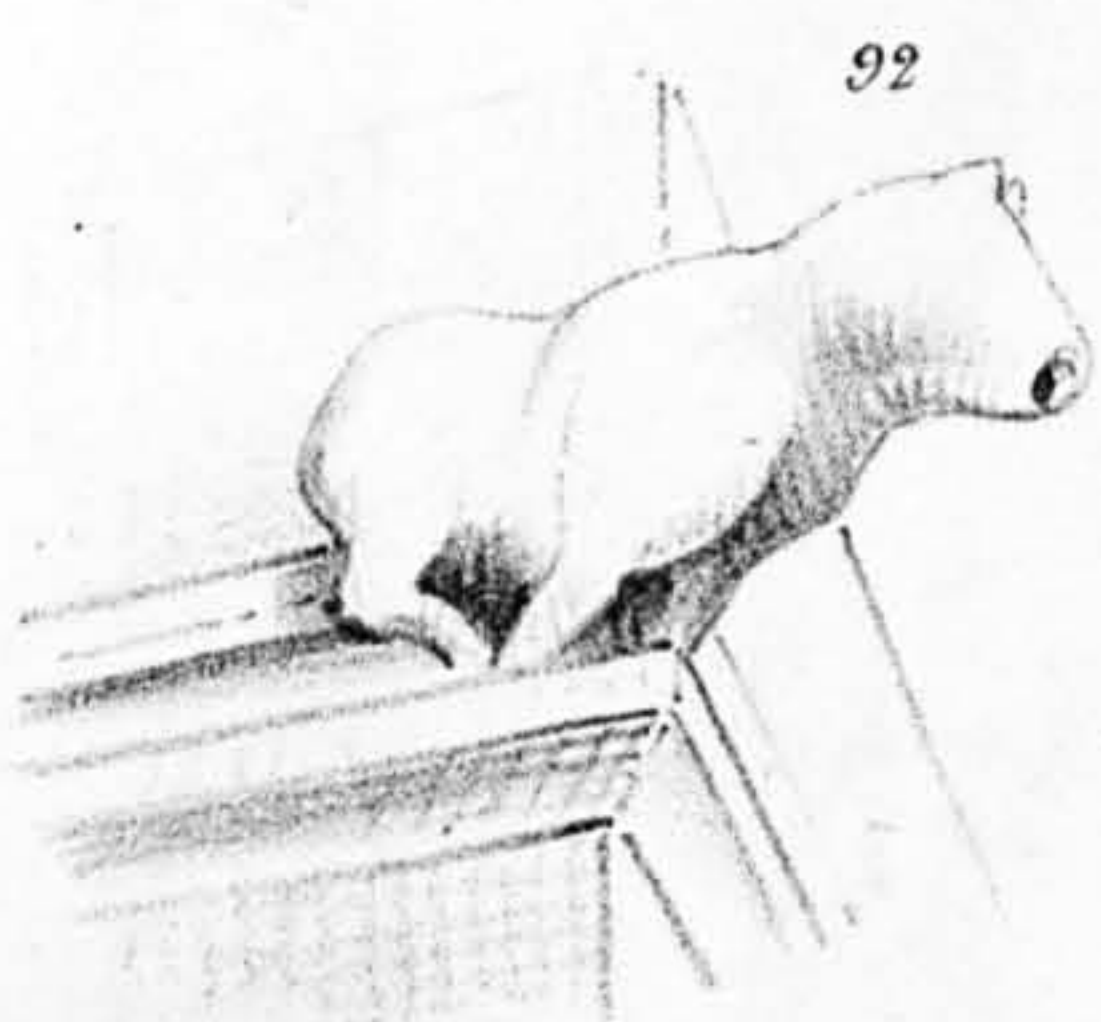
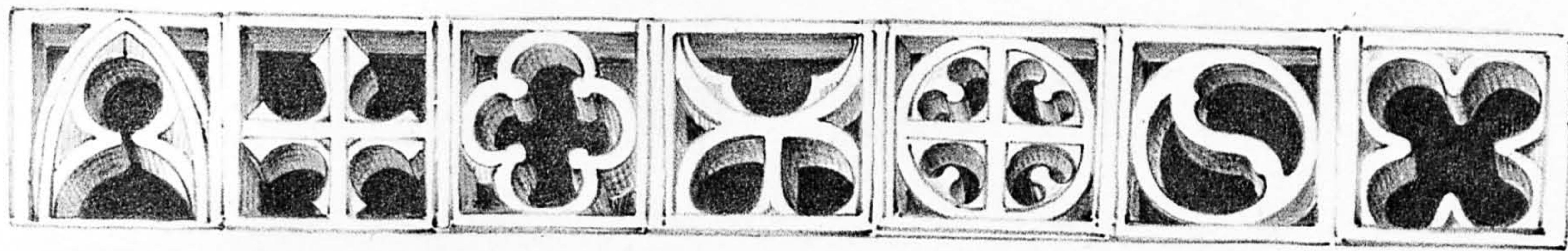
BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

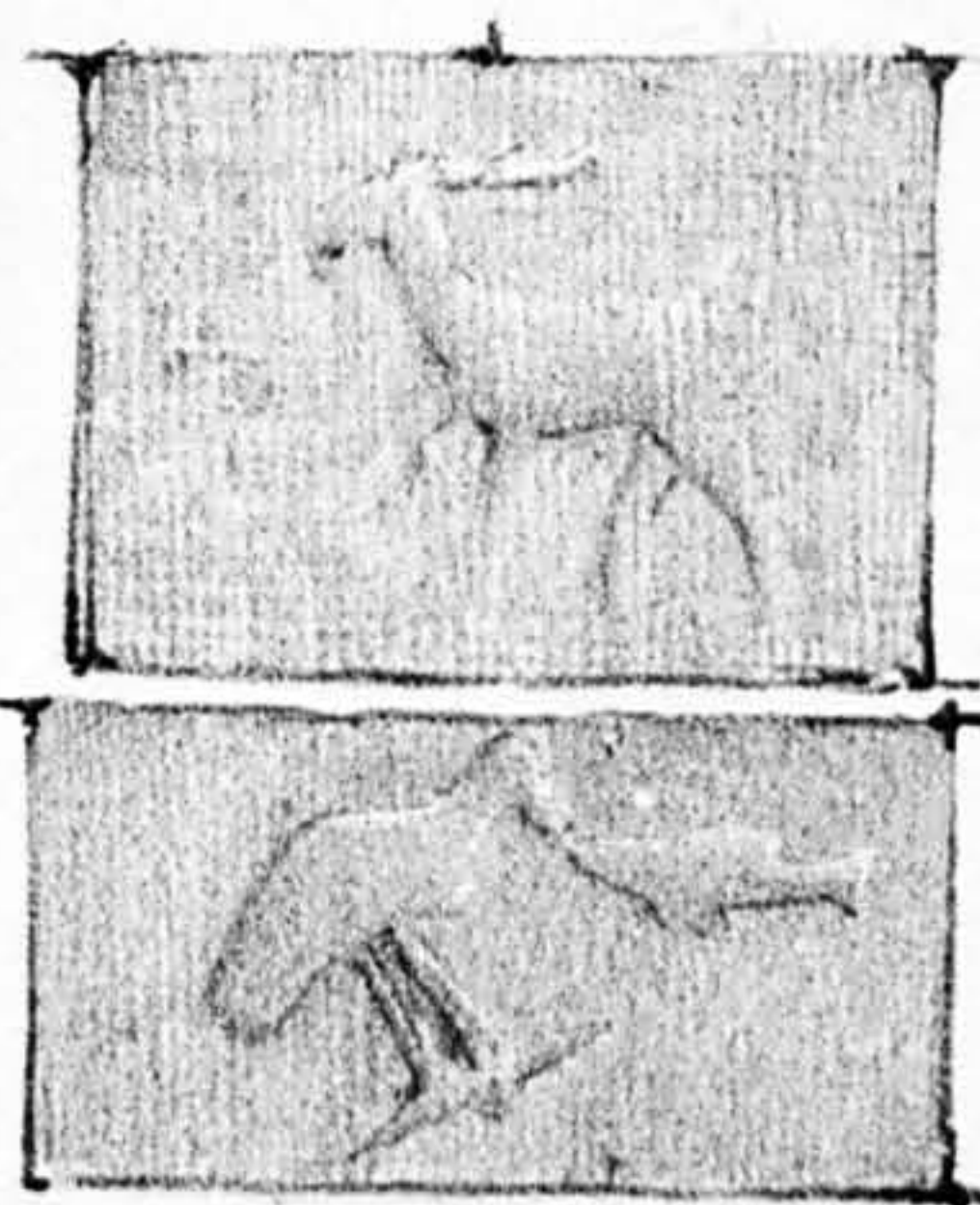
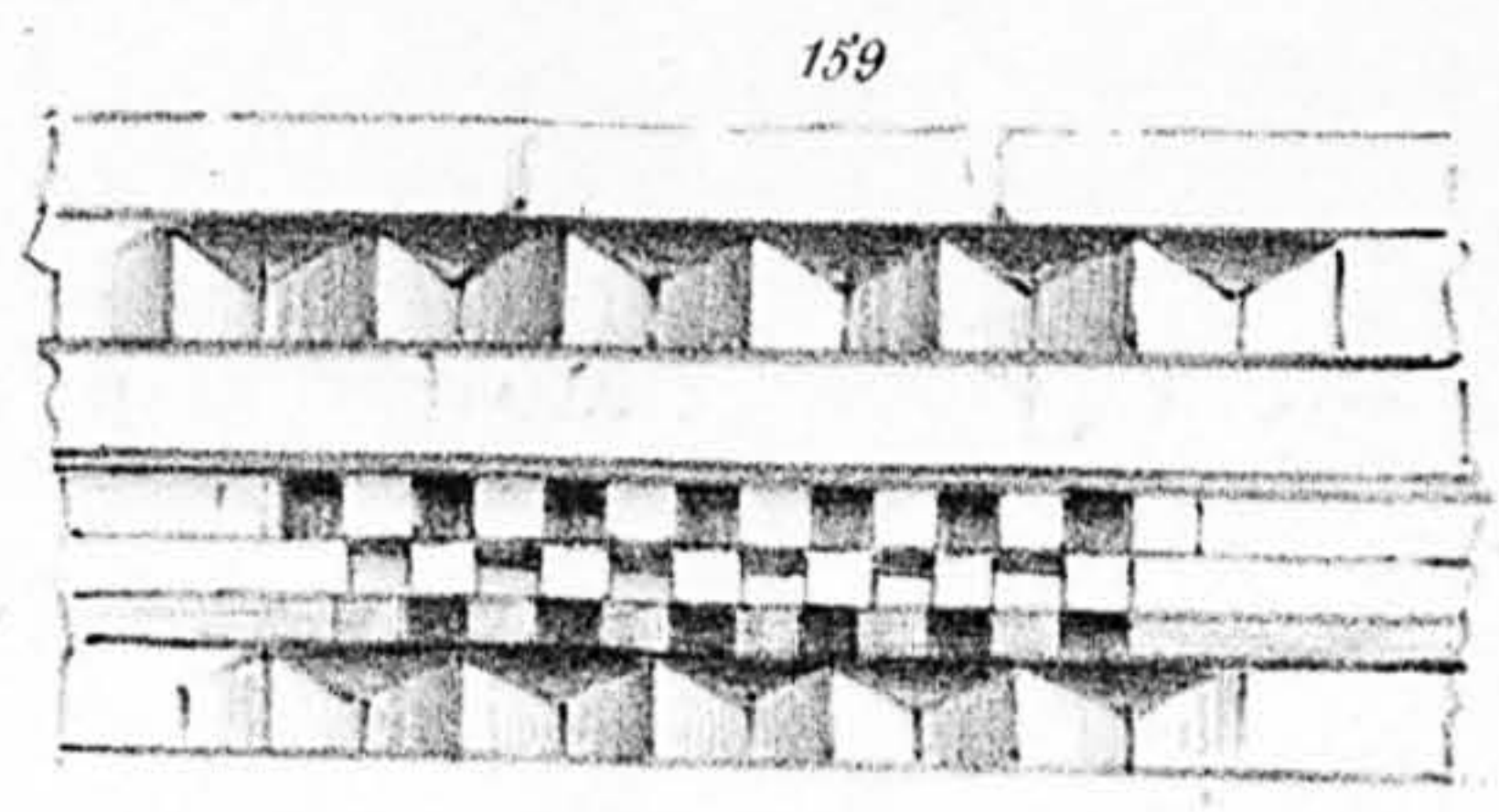
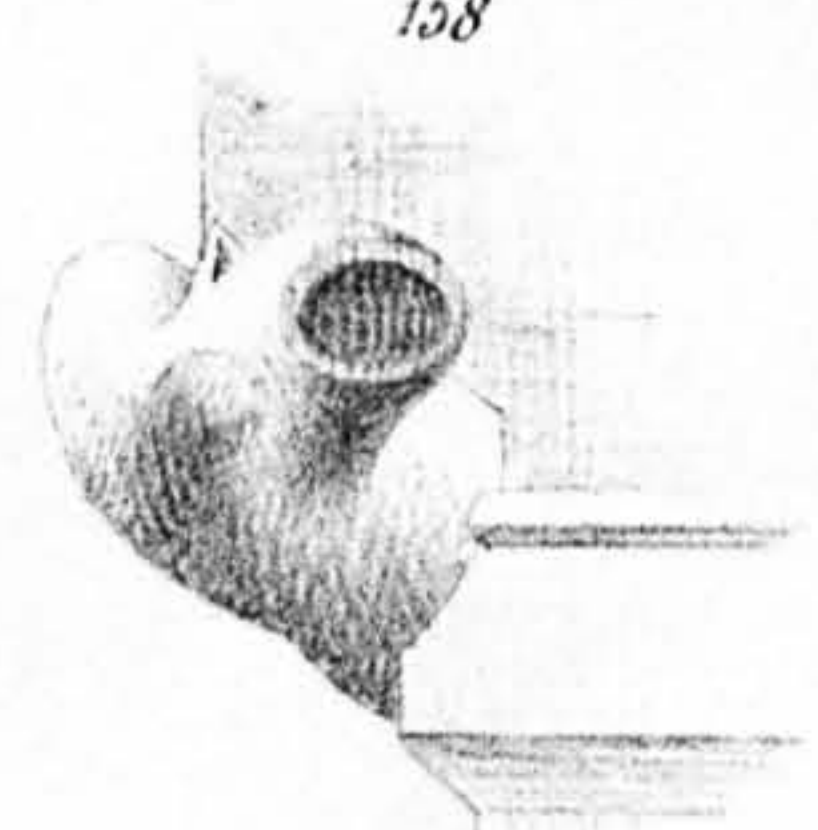
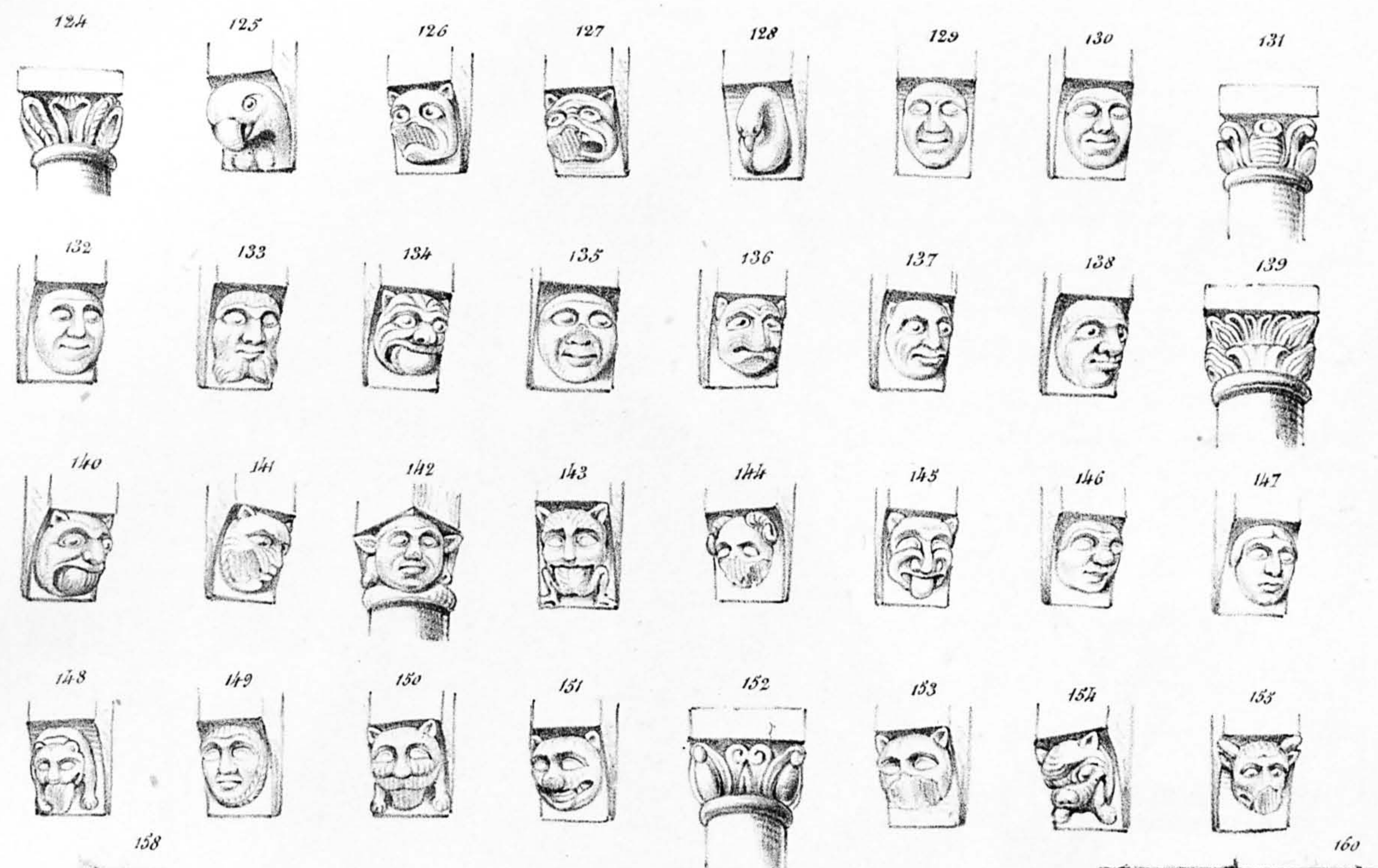
Lith. de A. Sorel à Neuchâtel



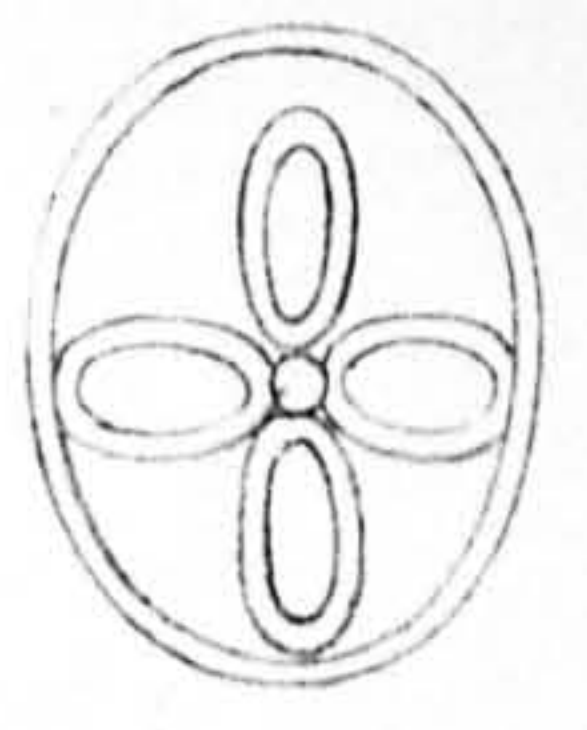
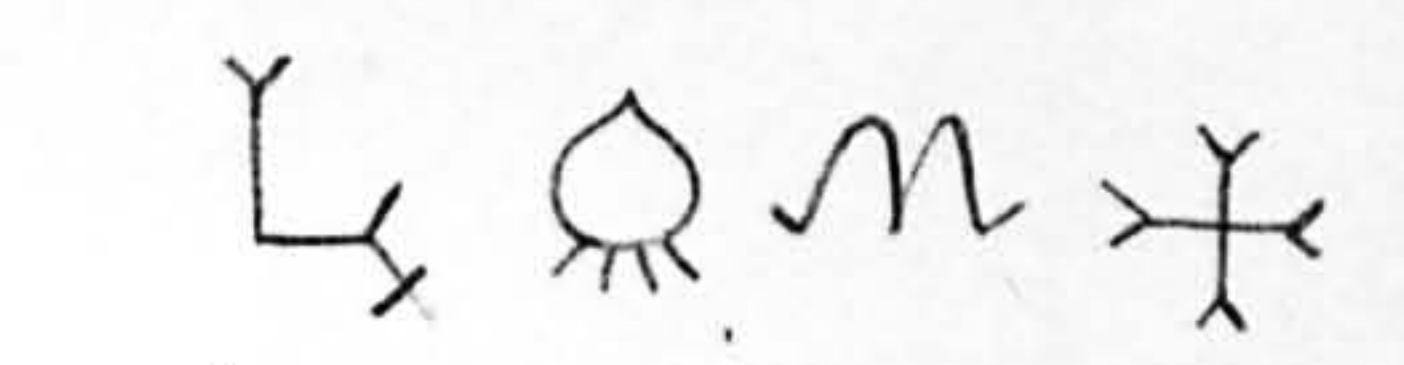
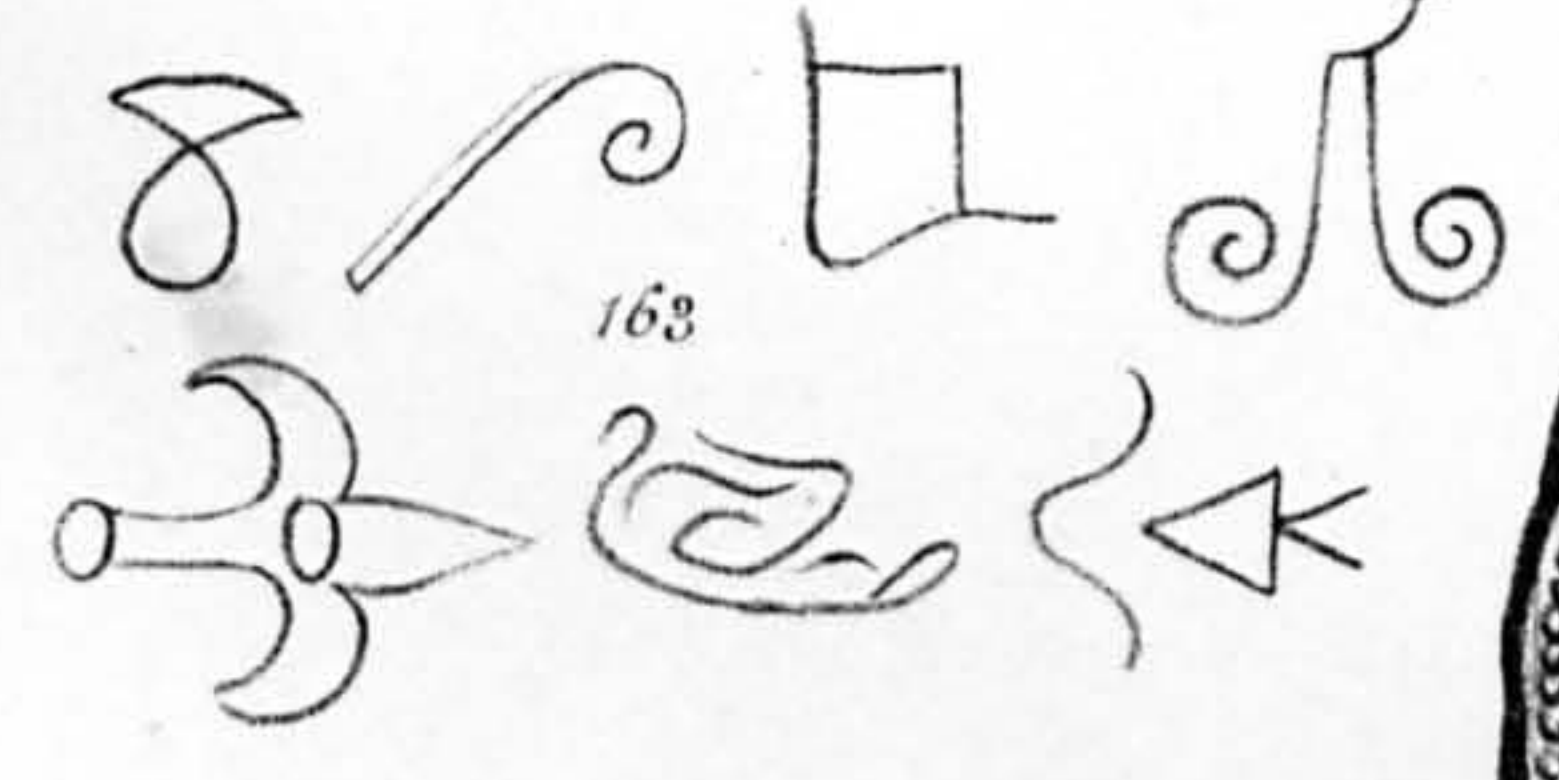
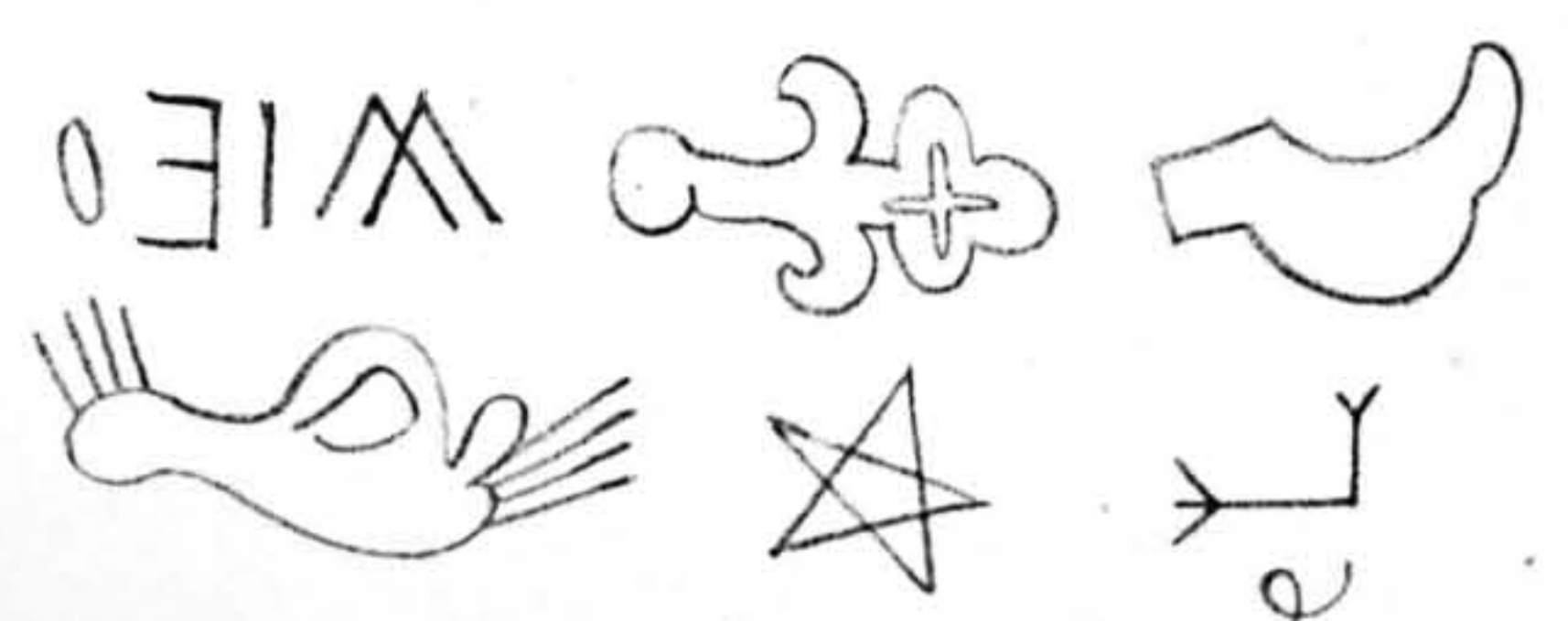
BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

Lith. de A. Sonrel à Neuchâtel.





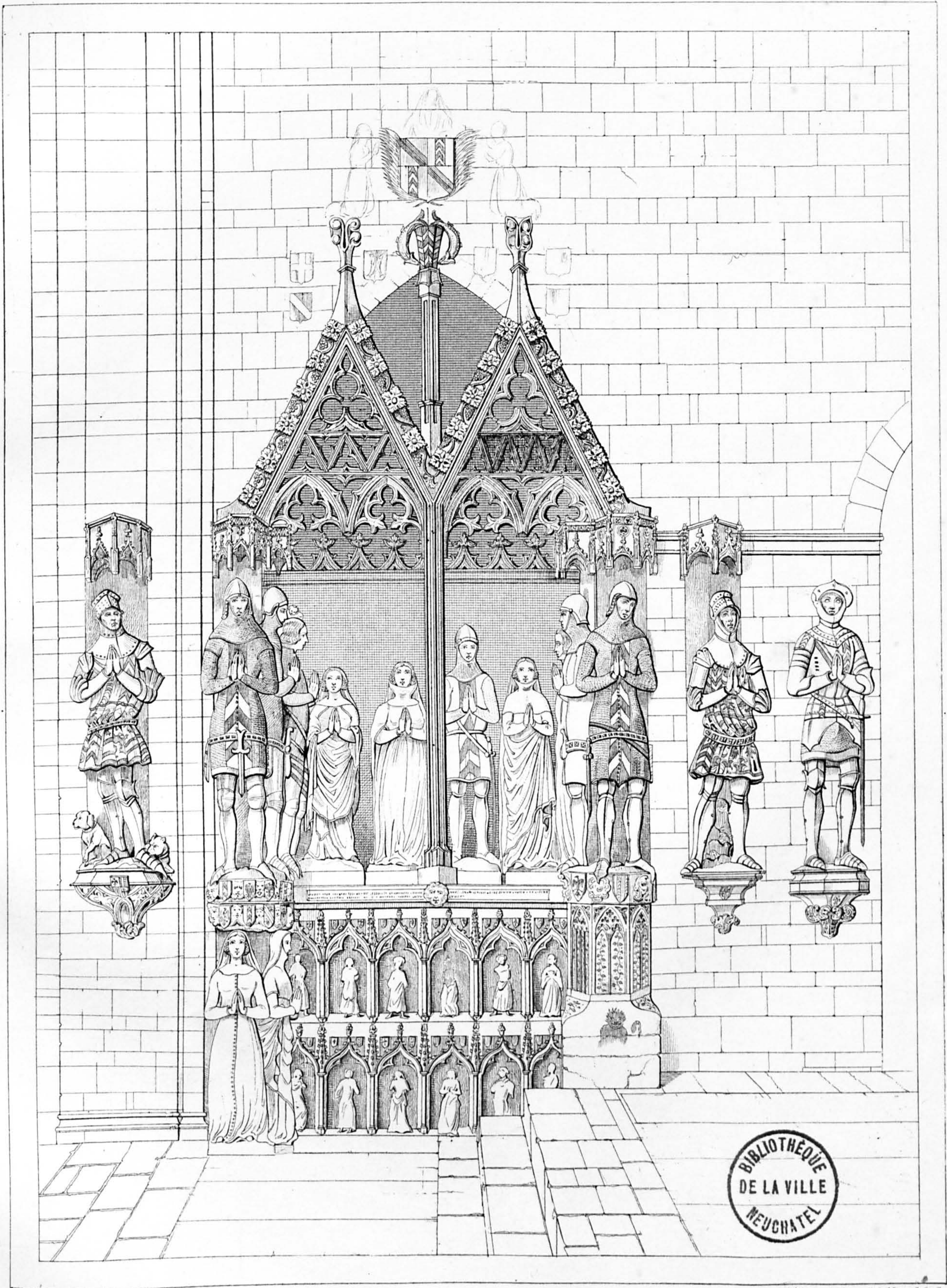
WIDV9 dMNG



DNBL
 III Δ ∞ ⇨ H
 E Y X ∆ O X
 49 X X E
 6 X ^ - 8 α
 Y O H Φ + L T
 T ∞ ∞ -



Lith de A. Sonrel à Neuchâtel.



Lith. de A. Sanrel à Neuchâtel.

MONUMENT DES COMTES DE NEUCHÂTEL

